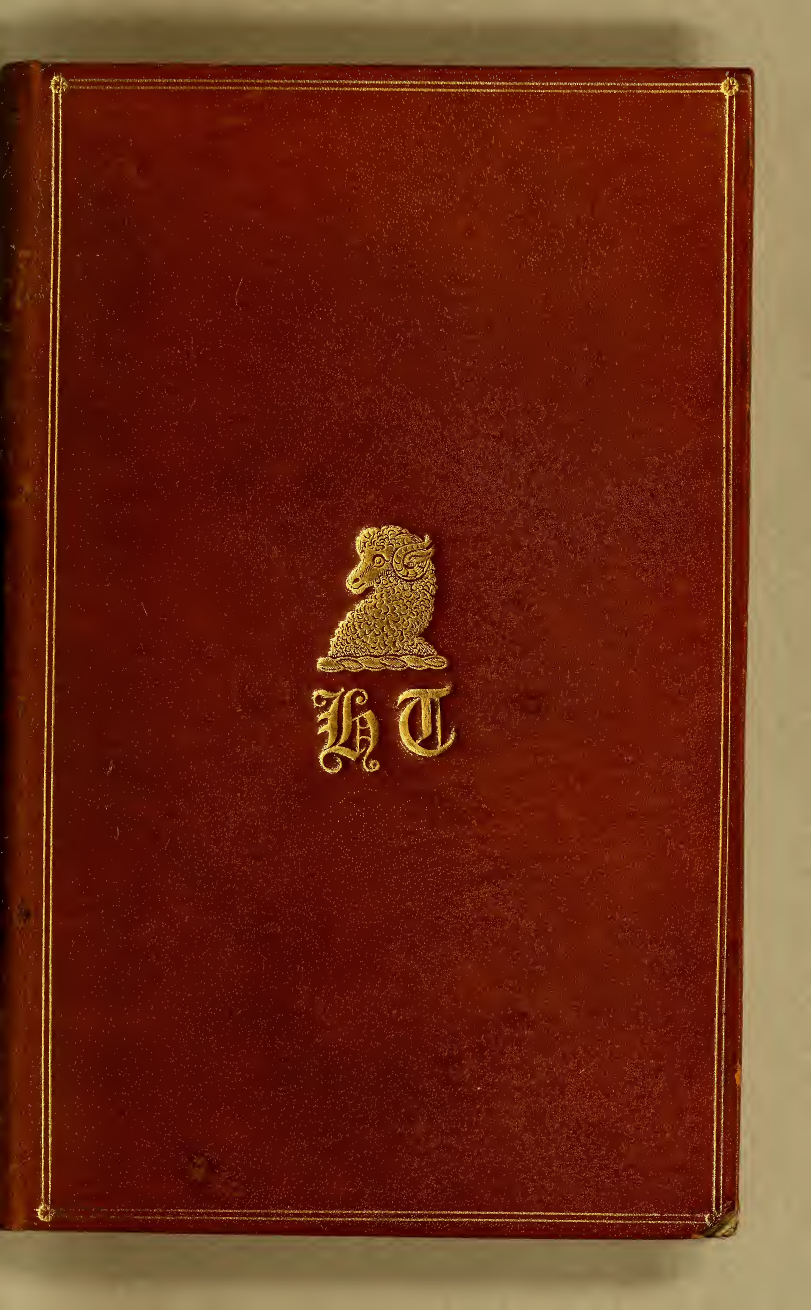
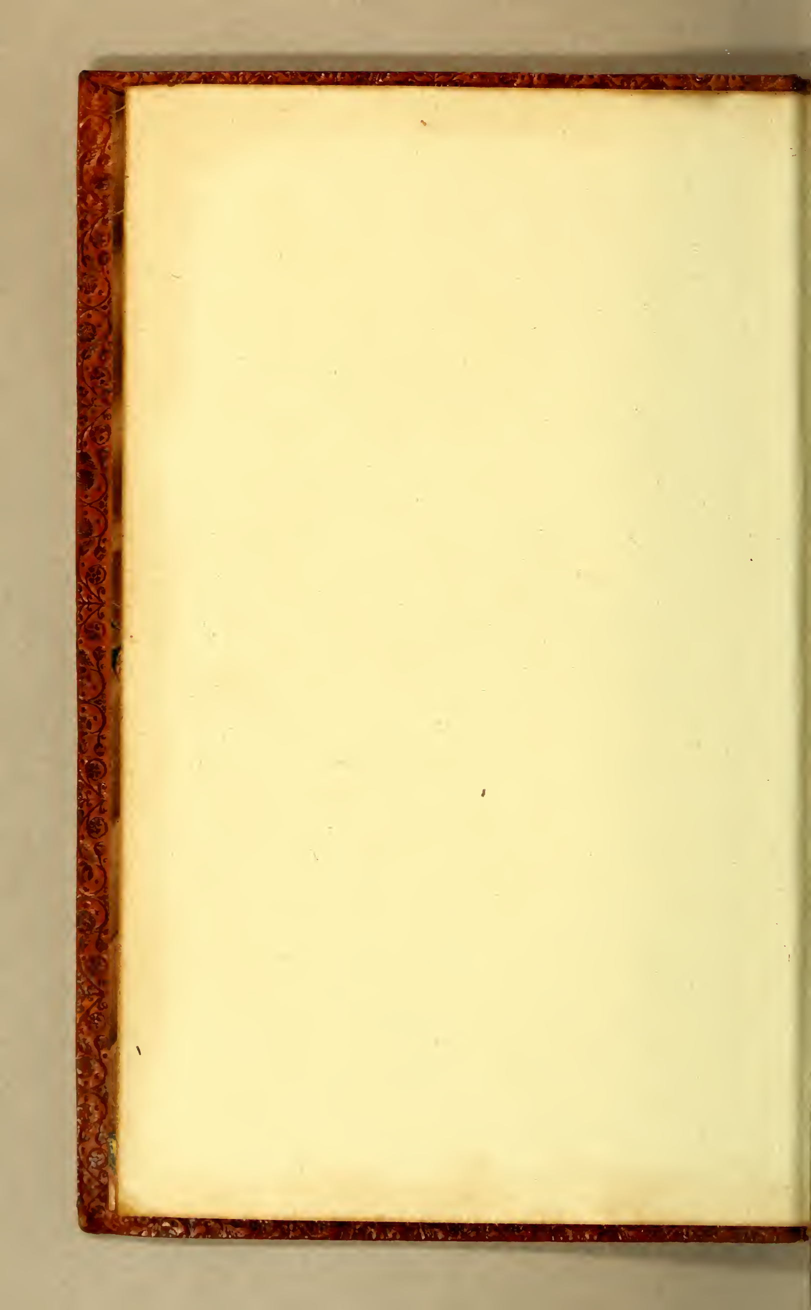

HT


GAUDEO.
John Carter Brown.





2d issue -

420

RELATION
DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS, EN LA NOVVELLE FRANCE, ES ANNEES 1653. & 1654.

Enuoyée au R. P. NICOLAS ROYON, Prouincial de la Prouince de France.

Par le R. P. FRANÇOIS LE MERCIER, *Superieur des Missions de la mesme Compagnie.*



A PARIS,

Chez { SEBASTIEN CRAMOISY Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne, ET GABRIEL CRAMOISY. } ruë S. Iacques aux Cicognes.

M. DC. LV.

Auec Priuilege du Roy.

TABLE DES CHAPITRES contenus en ce Liure.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le 22. Decembre 1654. Signé CRAMOISY. Il eſt permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchãd Libraire, Imprimeur ordinaire de ſa Maieſté, ancien Eſcheuin & Iuge Conſul de la Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, *La Relation de ce qui s'eſt paſſé en la Miſsion des Peres de la Compagnie de* IESVS *au pais de la Nouuelle France depuis l'ãnee 1653. iuſques a l'Eſté de l'année 1654. &c.* Et ce pendant le temps & eſpace de neuf ans conſecutifs. Auec defenſes a tous Libraires & Imprimeurs, & autres perſõnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'imprimer ou faire Imprimer ladite Relation &c. ſous pretexte de déguiſement, ou changement que l'on y pourroit faire, à peine de confiſcation & d'amende portée par ledit Priuilege.

Permiſſion du R. P. Vice Prouincial.

NOVS LOVYS CELLOT, Vice Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France, auons accordé au ſieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire; Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Reyne, ancien Eſcheuin & Conſul de cette Ville, l'impreſſion des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris ce 22. Decembre 1654.

LOVIS CELLOT.



RELATION DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE de IESVS, au païs de la Nouuelle France, depuis l'Esté de l'année 1653. iusqu'à l'Esté de l'année 1654.

ENVOYÉE

AV R. P. NICOLAS ROYON, Prouincial de la Compagnie de IESVS *en la Prouince de France.*



MON R. P.

Pax Christi,

I'ay attendu iusques à ce iour vingt

& vniesme du mois de Septembre, à mettre la main à la plume, pour informer Vostre Reuerence de l'estat où nous sommes, n'ayant pû le faire plustost, à cause que nous ne le sçaurions pas nous-mesmes. Nos esprits ont esté tellement partagez depuis vn an, qu'à vray dire, nous auons iouy de la Paix, pensans estre en la guerre. Dieu la dedans a beny nos conduites, & des desseins de trahison qu'auoient les Iroquois nos ennemis, il en a tiré leur bien & le nostre, nous donnant vne veritable Paix qui nous ouure les voyes & les chemins pour les aller instruire dans leur païs, & pour y porter la foy, qui d'vn peuple cruel & barbare, en fera vn peuple Chrestien. Ce sont les esperances que nous en donne l'heureux succez d'vn voyage, qu'vn de nos Peres y a fait depuis peu. C'est le Pere Simon le Moine, qui y fut enuoyé au commen-

cement de Iuillet, & qui a laissé nos esprits en suspens, iusques à son retour, qui fut il y a peu de iours; en nous comblant de ioye, autant que nous auions suiet de craindre; qu'il ne fust bruslé cruellement, comme desia plusieurs de nos Peres l'ont esté par ces mal-heureux. Mais Dieu a conduit toutes les demarches du Pere dans le cœur des Nations Iroquoises. Il y a trouué vne Eglise captiue; de nos anciens Hurons, il a esté receu comme vn Ange du ciel, de ces bons Chrestiens: Il y baptisé vne trentaine de petits enfans Iroquois, malades & en danger de mort; & entre les personnes adultes, vne ieune femme Iroquoise a esté la premiere qui ait receu le Sainct Baptesme; Cette femme auant la venuë du Pere, viuoit desia comme Chrestienne, ne l'estant pas encore: elle auoit la foy de nos mysteres, qu'vne Captiue Huronne luy auoit

enſeignée. Il y a conuerty vn grand Capitaine Iroquois, Chef de dix-huict cents hommes qu'il menoit à vne nouuelle guerre, que Dieu leur a ſans doute ſuſcitée pour nous donner la Paix. Ce Capitaine ayant preſſé ſainctement ſon bapteſme, auant que d'aller au peril. Enfin le Pere y a receu des preſens de la nation la plus conſiderable, qui eſt au centre des autres nations Iroquoiſes, qui nous inuitent à les aller inſtruire pour ſe faire Chreſtiens. Nous leur auons donné parole que le Printemps prochain nous irions nous y habituer, & y baſtir vne maiſon, ſemblable à celle que nous auions au milieu des Hurons, auant que la guerre nous en euſt chaſſez. V. R. verra la ſuitte de tout cecy dans la Relation, que ie pretens eſcrire par voye de Iournal, afin que la diſtinction des temps puiſſe empeſcher la confuſion qu'il y auroit en des affai-

res, d'ailleurs assez broüillées.

L'entreprise d'aller dés le Printemps prochain, porter vne Mission dans le cœur des Nations Iroquoises, nous oblige à demander à Vostre Reuerence le secours de six de nos Peres; car nous sommes trop peu. Monsieur de Lauson nostre Gouuerneur fait état d'y enuoyer vn nombre de François choisis, pour y commencer vne nouuelle habitation. Nous y enuoyerons de nos Peres, & quelques hommes de trauail pour y bastir vne premiere Eglise, en l'honneur de la tres-Saincte Vierge. Les despenses seront excessiues; mais estant les affaires de Dieu plus que les nostres, sa Prouidence y pouruoira: il y a dans la France des personnes de Charité, zelees pour la Conuersion des Sauuages, & qui font l'office d'Apostres dans les païs Barbares, quoy qu'ils ne quittent pas leur Patrie, leurs enfans ny

leurs femmes. Il y a mesme des sainctes Vefues, de chastes Vierges, & quantité de Femmes mariées, qui prennent part à cette gloire, de prescher l'Euangile d'vn bout du monde à l'autre, y faisant passer leurs aumosnes, pour cooperer au salut des ames racheptées du Sang de IESVS-CHRIST. Ce n'est pas ce secours qui nous manquera; & deussions-nous partir, comme souuent nous auons fait dans nos Missions Hurones, le seul baston en main & la seule confiance en Dieu, pour toutes prouisions; Nos Peres y sont tous resolus. Ceux qui viendront à leur secours, sçachent pour se consoler, qu'il y aura beaucoup à faire & bien plus à souffrir, & tout à craindre, ayant affaire à des Nations Barbares, qui ne respirent que le sang, & qui ont beu celuy des Martyrs. Peut-estre que dés l'abord on fera rencontre. Quoy qu'il en soit, nos vies

ne peuuent eſtre mieux conſommées qu'en procurant la gloire d'vn Dieu, qui le premier a conſommé ſa vie pour nous. V. R. nous obtiendra pour cet effet, les prieres de tous nos Peres & Freres de la Prouince, & nous donnera, s'il luy plaiſt ſa ſaincte Benediction.

Mon Reuerend Pere,

A Quebec ce 21.
Septembre 1654.

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant
ſeruiteur en Noſtre Seigneur,
FRANÇOIS LE MERCIER.

CHAPITRE I.

Dessein des Iroquois Anniehronnons, dans le Traitté de Paix qu'ils auoient commencé auec nous au mois de Nouembre 1653.

APRES l'heureuse deliurance du P. Poncet retourné de sa captiuité, & sauué quasi par miracle, de la mort & des flammes, où son compagnon de fortune auoit esté bruslé cruellement. Les Iroquois Anniehronnons, nous ayans faits de grands presens, pour tesmoignage de la sincerité de leur cœur: & en ayans receu de reciproques: furent pressez de leur retour, voyans que l'hyuer s'approchoit.

En mesme temps vn nauire

qui restoit encore à Quebec, fit voile pour retourner en France, & pour y porter les nouuelles de cette Paix tant desirée, & de la ioye qui s'estoit desja respanduë sur le visage & dans les cœurs de tous les peuples nos alliez, Algonquins, Montagnetz, & Hurons.

Les plus beaux iours ont souuent leurs nuages, & Dieu ne veut pas en ce monde que nos joyes y soient toutes pures. Le nauire qui retournoit en France richement chargé des despoüilles des Castors du païs, fut despoüillé luy-mesme, estant tombé entre les mains des Anglois, qui l'attendoient dans la Manche.

Icy, en mesme temps, trois ieunes hommes Hurons, ayans fait rencontre dans les bois, de

deux Sauuages de la Nation des Loups, Alliez des Iroquois Annichronnons, les ſurprirent de nuict, pour auoir leur butin, & les aſſommerent ſur la place.

Ce coup de trahiſon fut decouuert par les Iroquois meſmes, qui auoient ramené le Pere Poncet; lors que paſſans à leur retour, par l'habitation de nos François, qui eſt aux trois Riuieres; ils y reconneurent les deſpouilles de leurs Alliez, & les robes teintes de leur ſang, qui ſans doute crioit vengeance au Ciel. C'eſtoit bien pour eſtoufer dans le berceau, les eſperances d'vne paix, qui ne faiſoit que naiſtre: Mais Dieu y mit la main, le Gouuerneur de trois Riuieres ayant fait mettre aux fers les meurtriers Hurons, pour en faire iuſtice, & pour donner à co-

gnoiſtre que les François n'a-
uoient point de part en ces crimes.
Les Iroquois furent contens de
noſtre procedé, & nous firent des
preſens eux-meſmes, pour la deli-
urance de ces trois criminels, di-
ſans que la Paix eſtant faite, ils
eſtoient freres des Hurons; qu'ils
n'eſtoient plus qu'vne famille, &
qu'ils prennoient ſur eux le ſoin
d'arreſter dans leur ſource les con-
ſequences de ce meurtre, puiſque
cette Nation des Loups leur eſtoit
alliee.

Pour nous lier plus étroitement
par enſemble, les Iroquois deman-
derent que quelques-vns de nos
François allaſſent en leurs païs, &
qu'ils nous laiſſeroiẽt reciproque-
ment des oſtages; pour affermir,
nous diſoient-ils, ce nœud ſacré
d'vne amitié inuiolable, qu'ils ſou-

haitoient conſeruer auec nous, auſſi long temps que nos grands fleuues couleroient dans la mer. Deux ieunes ſoldats de bonne volonté ſe preſenterent pour ce voyage, quatre Iroquois nous demeurans.

Peu de iours apres le depart des Ambaſſadeurs Iroquois, les plus anciens Capitaines de nos Hurons nous deſcouurirent vn ſecret, qui iuſques alors nous auoit eſté inconnu. Ils nous firent paroiſtre trois grands coliers de Porcelaine d'vne rare beauté. Ce ſont, nous dirent-ils, des preſens qui ſont venus du profond des enfers, d'vn demon qui nous a parlé, dans l'horreur d'vne nuict obſcure; mais vn demon qui nous fait peur; puis qu'il n'aime que les tenebres, & qu'il redoute la lumiere.

En vn mot, ils nous apprirent que la nuict mesme qui auoit suiuy le beau iour, auquel les Iroquois Anniehronnons auoient conclu leur traité de paix auec nous, le chef de cet ambassade les auoit esté resueiller sur la my-nuit, pour tenir conseil auec eux. Qu'il leur auoit dit nettement, que le dessein de son voyage estoit pour les destacher d'auec nous, & transporter leur colonie Huronne dans son païs, où estoient desia leurs parens emmenez autrefois captifs, qui ne suportoient leur absence qu'auec des regrets & des tristesses inconsolables, qu'ils les attendoient auec amour & qu'ils les accueilleroient auec ioye. Que tout le procedé qu'ils auoient tenu dans la deliurance du Pere Poncet, & dans leurs pour parlers de

Paix, n'eſtoit que pour couurir leur ieu, & pour auoir plus de moien de parler ſans ſoupçon auec nous & conduire toute cette affaire auec douceur & efficace.

Nous n'auons osé refuſer ces preſens, nous adiouſterent ces Capitaines Hurons; car c'euſt eſté rompre auec eux, & refuſer la Paix, qu'il faut tâcher de conſeruer, puiſque nous ſommes dans l'impuiſſance de ſouſtenir la guerre. Auſſi ne les auons nous receus qu'auec crainte, ſçachans trop bien que ce ne ſont que des perfides, & qu'vne feinte amitié auec eux, eſt mille fois plus dangereuſe, que ne ſeroit vne inimitié toute ouuerte. Peut eſtre qu'en vous trompant, ils nous veulent tromper, & que nous ayans diuiſez, ils ont deſſein de venir plus aiſement à bout

des vns & des autres. Peut-estre veulent-ils se fortifier de nostre Colonie, & quand nous serions auec eux, nous obliger à prendre les armes contre vous. Peut-estre aussi qu'ils agissent auec les François dans la sincerité, & que faisans mine de vous vouloir tromper, ils veulent nous tromper nous mesmes, nous ayans retirez de vostre protection: car qui fait vne trahison, est capable d'en faire plus d'vne.

Ces Capitaines Hurons demandent là dessus nos aduis, nous adioustans qu'ils estoient resolus de viure & de mourir auec nous; quoy que pour contenter les attentes des Iroquois, ils leur eussent fait des presens reciproques à ce mesme dessein.

Monsieur le Gouuerneur leur

fit responſe, Qu'ils euſſent bien fait de deſcouurir ce conſeil ſecret des la nuict meſme qu'il fut tenu qu'il eſtoit bon de ſçauoir les penſées de ceux qui nous vouloien tromper; que Dieu neantmoins beniroit l'innocence de noſtre procedé, & que le temps nous donneroit quelque occaſion, de tirer le bien meſme des Iroquois & leur ſalut, des deſſeins qu'ils auroient de nous perdre.

CHAPITRE. II.

Deſſein des Iroquois Onnontaehronnons arriuez à Quebec au mois de Feburier 1654.

LEs Iroquois Onnontaehronnons ſont ceux qui l'an paſſé parurent à Montreal, y portans les premieres nouuelles de la Paix, quoy

quoy qu'il nous ſoit certain qu'ils n'y eſtoient venus qu'auec des penſées de la guerre. Ils enuoyerent leurs Ambaſſadeurs à Quebec, au mois de Septembre ſuiuant, pour y traitter de cette Paix, y apportans de tres riches preſens pour cét effet.

Ils auoient promis que l'hyuer ils nous reuiendroient voir. Ils ont tenu leur parole; & d'abord ils ont demandé qu'on aſſemblât le conſeil. Leur Capitaine ſe voyant au milieu de tous nos François, y étale ſix grands coliers de Porcelene, c'eſt à dire qu'il auoit ſix choſes d'importance à nous dire.

Le premier preſent eſtoit pour calmer l'eſprit des François, de peur qu'eſtans troublés, ils ne priſſent vne parole pour vne autre, & qu'ils ne s'offenſaſſent de quelque

mot mal entendu.

Le ſecond eſtoit pour teſmoigner que ſon cœur eſtoit ſur ſa langue, & ſa langue en ſon cœur: c'eſt à dire qu'il n'y auoit en tout ſon procedé qu'vne ſincerité toute aimable, & dont on n'auroit pas ſuiet d'entrer en défiance.

Le troiſieſme eſtoit vn May, qu'il plantoit, diſoit-il, au milieu de la grande Riuiere S. Laurens, vis à vis du fort de Quebec, de la maiſon d'Onontio, le grand Capitaine des François (c'eſt Monſieur de Lauſon noſtre Gouuerneur) vn May, qui porteroit ſa cime iuſques au deſſus des nuës, afin que toutes les Nations de la terre le pûſſent voir, & que ce fuſt vn rendez-vous, où tout le monde peuſt repoſer en Paix, ſous l'ombre de ſes feüilles.

Le quatriesme present se donnoit pour faire vn abisme profond iusqu'aux enfers, dans lequel on ietteroit toutes les medisances, tous les soupçons, & tout ce qui seroit capable d'alterer les esprits, & de corrompre la douceur d'vne Paix, que le ciel nous auoit donnée.

Le cinquiesme estoit pour oster les nüages, qui auoient obscurcy le soleil. Ces nuages, dit-il, sont les discours de defiance des Algonquins & des Montagnets, qui empeschent que le soleil ne respande ses douces lumieres sur nous, & sur eux. S'ils estoient moins credule à mille faussetez, leur esprit seroit vn soleil qui donneroit du iour partout, & dissiperoit les tenebres.

Enfin le sixieme present estoit pour faire abismer si auant dans la

terre, leur chaudiere de guere, où ils auoient accouſtumé de faire bouillir la chair humaine, & les corps decoupez en pieces, de leurs captifs qu'ils mangeoient auec cruauté; que iamais cette chaudiere abominable ne paruſt ſur terre, puiſque toute leur haine ſe trouuoit changée en amour.

Ce conſeil ſe tint auec nous le cinquieſme iour de Feburier. Ce n'eſtoit rien que ioye, qu'ouuerture de cœur; & le ſoleil n'a pas des rayons plus benins, que nous paroiſſoient les viſages de ces Ambaſſadeurs: Mais vne nuict obſcure ſuit apres vn beau iour.

Nous apprenons d'vn Chreſtien Huron que ce Capitaine Iroquois Onnontaehronnon, eſtoit dans le meſme deſſein qu'auoient eſté les Ambaſſadeurs Anniehronnons;

de détacher d'auec nous la Colonie Hurone, & d'attirer dans leur païs les familles entieres, hommes, femmes, & enfans. Que pour l'execution il proposoit vn moien aussi facile, qu'il estoit specieux. Sçauoir que les Hurons, des le commencement du printemps tesmoigneroient estre attirez de la beauté de Montreal, & s'y vouloir habituer, qu'ils prendroient ce chemin, & que sans doute les François, fauoriseroient eux-mesmes cette retraitte. Mais qu'approchant de l'Isle de Montreal, ils monteroient vn bras de la Riuiere, au lieu d'vn autre, & qu'estans arriuez au dessus de cette Isle, ils y trouueroient vne bande de cinq cens Iroquois Onnontachronnons, qui en les attendant, y battiroient vn fort, y feroient

bonne chasse, & des canots, pour faciliter le reste du voyage : qu'au reste ce dessein deuoit estre caché, mesme aux Hurons ; à la reserue de trois ou quatre qui conduiroient prudemment cette affaire, sans donner autre idée a leurs femmes, & à leurs enfans, sinon de ce transport de leur demeure à Montreal. Que quatre à cinq cents Iroquois leur viendroiẽt à la rencontre, entre les trois Riuieres & Montreal ; & qu'alors il seroit temps de publier tout leur dessein ; qu'aucun n'y pourroit contredire, puis qu'ils seroient contraints de prendre la loy du plus fort ; & que plutost ce leur seroit trop de bonheur d'estre amys des vainqueurs, & d'aller en vn païs victorieux, & vn païs de Paix, qui va porter la guerre au loin, n'en receuant au-

cun dommage.

Cet Ambassadeur Iroquois auoit fait quatre presens pour ce dessein; mais dans l'obscurité & dans l'horreur de la nuit, à ceux qu'il croioit estre personnes de confiance, auec promesse d'en garder le secret inuiolable.

Quand le tout nous fut rapporté, si nos Hurons furent en peine, nous le fumes auec eux. Nous voyons bien, nous dirent ces Capitaines Hurons, que ces deux Nations Iroquoises à l'enuie l'vne de l'autre, veulent nous attirer. Quelque dessein que nous prenions, nous n'y enuisageons que du malheur. Nous auons occasion de croire, que cet empressement qu'ils tesmoignent, chacun de son costé, n'est pas vn amour qu'ils nous portent; mais vn dessein de

se vanger sur nous, chacun d'vne iniure receuë, qu'ils n'ont pas si tost pardonnée, Les Onnontaehronnons ont sur le cœur la mort de trente quatre de leurs hommes gens d'élite, & de consideration parmy eux, que nous trompasmes, il y a trois ans, en nostre ancien païs, lors qu'eux-mesmes nous vouloient tromper. Nous preuinmes d'vn iour le mal heur qui alloit fondre sur nos testes, lors qu'ils estoient dans le dessein de nous massacrer, sous ombre d'vn faux traitté de Paix, dans lequel ils nous vouloient surprendre. L'Anniehronnon n'aura pas oublié la mort de leur grand Capitaine Torontisati que nous brulasmes aux trois Riuieres, il n'y a que deux-ans, lors que luy, voulant nous trahir, il se vit luy-mesme

trahy. Quoy qu'en cela nous ſoyons innocens, ils nous prennent pour des criminels, de n'auoir pas receu la mort, de leur main, à l'heure qu'ils ſouhaitoient. Ils nous regardent comme autant de victimes conſacrées à leur cruauté; & c'eſt ce qui probablement les pouſſe à nous teſmoigner tant d'amour.

Ce qui accroiſt noſtre malheur en ce rencontre, adiouſterent ces Capitaines Hurons, c'eſt que quelque party que nous prenions, euſſent-ils arraché de leur cœur, ces deſirs furieux qu'ils ont de ſe vanger de nous; l'autre party ſe croyant meſpriſé, & poſtpoſé aux autres; il entrera en des rages nouuelles, il en fera vn nouueau crime, qui les irritera plus que iamais. Que ſi ny les vns ny les

autres, ne nous enleuent en leur païs, leur esperance estant deceuë, se changera en desespoir : & se voyant esgalement trompés, ils se ioindront pour coniurer nostre ruine, ainsi nous ne voyons que des mal heurs de tous costés.

Apres vne longue suspension de ce qu'ils deuoient faire, le plus ancien des Capitaines adressa sa parole à Monsieur le Gouuerneur. C'est à toy maintenenant, Onontio, & non pas a nous de parler. Nous sommes morts depuis quatre ans, que nostre païs fut desolé. La mort nous suit par tout, elle est tousiours deuant nos yeux. Nous ne viuons qu'en toy : nous ne voyons que par tes yeux ; nous ne respirons qu'en ta personne ; & nos raisonnemens sont sans raison sinon entant que tu nous en don-

ne. C'est donc à toy, Onontio, à nous tirer de ces perils, nous disant ce qu'il nous faut faire.

Ce rencontre nous estoit fascheux : car vn traistre qui se sent criminel, & qui se voit descouuert craint qu'on ne le preuienne, & croit que son salut gist à haster la perte du plus innocent, sçachant biẽ qu'il merite luy-mesme d'estre perdu. Ainsi nous auions de la peine à faire paroistre que nous sceussions leur procedé. D'ailleurs de tesmoigner n'en rien sçauoir, c'estoit les engager à le continuer, & en differant le remede, en rendre le mal incurable, qui tendoit à la ruine, ou des François, ou des Hurons, & plus probablement, autant des vns que des autres.

Enfin nous iugeasmes qu'il y auroit du mieux de faire cõnoistre

à l'Iroquois, que de nous-meſmes nous nous portions à leur deſſein, ſans teſmoigner ny defiance, ny ialouſie; en telle façon toute-fois que nous trouuerions les moyens de differer cette entrepriſe à quelque année ſuiuante; eſperant, ce qui eſt arriué, que Dieu donneroit iour à nos tenebres, & que le temps iroit diſpoſant les eſprits à vne Paix ſincere.

Nos Capitaines Hurons mirent comme en confiance, à l'Ambaſſadeur Iroquois, que leur deſſein reüſſiſſoit au dela de leurs eſperances; que les François leur propoſoient de faire eux-meſmes vne nouuelle habitation ſur le grand lac des Iroquois; que cela eſtant de la ſorte, il y auroit du mieux de leur communiquer leur deſſein, iuſqu'alors caché, ſans paroiſtre

qu'on euſt voulu leur rien celer; l'Iroquois s'y accorde.

On tient conſeil: on y produit les quatres coliers Iroquois, par leſquels on inuitoit la colonie Hurone, de ſe faire vn nouueau païs, dans des terres autre-fois ennemies, qu'on leur promet deuoir leur eſtre vne terre de Promiſſion.

A ces preſens, les Hurons ne reſpondirent que deux mots, & cela par deux autres preſés: Le premier pour faire differer l'executiō de ce deſſein, au moins pour vne année. Le ſecond preſent pour exhorter les Iroquoys à baſtir premierement vne demeure aux robes noires, c'eſt à dire, à nos Peres qui les enſeignent, aſſeurans qu'en quelque lieu que nos Peres vouluſſent aller, la colonie les ſuiuroit.

Monſieur le Gouuerneur ſe mit

de la partie, & tesmoigna agreer ce dessein par six autres presens.

Par le premier il exhortoit les Iroquois Onnontaehronnons à faire bon accueil aux Hurons, lors qu'ils seroient en leur païs.

Par le second, il les prioit de ne pas presser les Familles Huronnes, qui ne seroient pas encore disposées à ce voyage.

Par le troisiesme, il demandoit qu'on leur laissast vne liberté toute entierre, d'aller la part où ils voudroient, soit que d'aucuns fussent portés d'inclination pour le païs des Iroquois Anniehronnons, d'autres pour Sonnoutȣanne, soit que d'autres respirassent vers leur ancien païs, ou que d'aucun voulussent continuer leur demeure auec les François.

Le quatriesme present estoit

pour mettre la voix d'Onnontio dans la bouche d'Annonchiaſſé, c'eſt à dire que Monſieur noſtre Gouuerneur leur teſmoignoit qu'ils n'auroient plus aucun beſoin de deſcendre iuſques à Quebec, pour entendre ſa voix, & ſes penſees ſur ce traitté de Paix: mais qu'ils pourroient agir auec Monſieur de Maiſonneufue, Gouuerneur particulier de Montreal, auec autant de confiance qu'auec luy-meſme, & qu'en cela, il luy donnoit tout ſon pouuoir.

Le cinquieſme preſent eſtoit pour tranſplanter le May qu'ils auoient mis deuant Quebec, & le tranſporter à Montreal, afin qu'eſtant vne place frontiere, on s'y trouuaſt plus aiſément.

Le ſixieſme preſent eſtoit pour reünir tous les eſprits des Iro-

quois, qui ſont cinq nations differentes, afin que cette Paix fuſt generale, & qu'il n'y euſt aucune ialouſie des vns, contre les autres.

Par ce moyen nous contentions tous les eſprits, eſtans amys de tout le monde, & aucun ne pouuant ſe plaindre de nous, ſur tout laiſſant chacune des Nations Iroquoiſes dans l'eſperance d'attirer à eux les Hurons, qu'ils deſiroient auec tant d'ardeur.

Cela fait, les Ambaſſadeurs ſongerent a leur retour, nous donnant aſſeurance d'vne Paix inuiolable.

CHAPITRE III.

Priſe d'vn François à Montreal par les Iroquois Onneiochronnons au mois d'Auril 1654. & de ſa deliurance,

TOVT le long de l'hyuer ne s'eſtant rien paſſé qui trauerſaſt

uerſaſt nos ioyes, tout ne reſpirant que la Paix, principalement à Montreal: La grande quantité de Caſtors, qui ont peuplé dans les ruiſſeaux, & dans les riuieres voiſines, y attirerent nos François, dés le commencement du printemps, apres la fonte des neiges, & des glaces; de tous coſtez on leur faiſoit bonne chaſſe, & bonne guerre auec autant de ioye que de profit.

Vn ieune Chirurgien, ayant ſuiuy ſa proye, & tendu ſes pieges au Caſtor, en des lieux eſcartez, où iamais aucune Solitude ne luy auoit paru plus douce: vne bande d'Iroquois Onneiochronnons, qui eſtoient là venus à la chaſſe des hommes, y firent priſe de ce chaſſeur aux beſtes. Ils l'enleuerent promptement, le iettant dedãs leurs canots ſans laiſſer aucune marque

de leur venuë. On n'euſt rien ſçeu de ce malheur, ſi par bon-heur vn Huron ne ſe fuſt échapé, qui étoit de la bande de ces ennemis, lequel ils auoient laiſſé au lieu de leur abord, dans l'Iſle de Montreal, pour y garder leur équipage, & pour y tenir compagnie à deux ieunes femmes Iroquoiſes, qui accompagnoient leurs marys, tant cette guerre eſt douce & facile à nos ennemis. Ce Huron ayant pris ſon temps, accourt promptement au fort de Montreal; y donne aduis qu'on ſoit ſur ſes gardes, qu'il eſt venu vne troupe de douze Iroquois, Onneiochronnons, qui ſont en queſte aux euuirons, n'ayans que des penſées de guerre, de ſang & de carnage.

On tire le canon, pour ſignal de retraite. Ce ieune Chirurgien

se trouue seul de manque, & on ne doute point qu'il ne soit ou captif, ou tué sur la place. De Mõtreal, on en depesche les aduis aux trois Riuieres, & à Quebec. Nous voila derechef dans les terreurs d'vne nouuelle guerre, & dans l'atente d'vne armée ennemie, le Huron échapé nous asseurant qu'elle estoit proche, & que tout n'estoit que trahison. Mais tout ne fut que pour affermir nostre Paix, & pour nous faire sentir au doit, que Dieu seul trauailloit pour nous, au delà de toutes nos prudences, & de ce que nous eussions osé esperer.

Au commencement du mois de May vne bande d'Iroquois Onnontaehronnons arriuẽt à Montreal, ne sçachans rien de cet acte d'hostilité. On les reçoit auec amour; On leur ouure le cœur, &

la porte du fort. Apres vn accueil fauorable, on leur parle de la prise du François emmené captif: ils sont surpris à ces nouuelles; ils tremblent & ils palissent, croyans qu'on s'en voulust vanger sur eux. On les rasseure auec douceur, & on leur fait entendre que la coutume des François, ne fut iamais de mesler l'innocent auec le coupable; que d'vn amy, on n'en fait pas vn ennemy, s'il ne le veut étre luy-mesme.

Il y auoit en cette bande vn Capitaine, qui porte le nom le plus considerable de toute sa Nation, Sagochiendagehté: Non non, dit-il, vostre bonté sera tousiours victorieuse. Nos malices & nos fourbes, ne pourront pas l'éteindre, malheur à ceux qui iamais en abuseront. Ie veux moy-mesme

demeurer voſtre captif, & voſtre oſtage, iuſqu'à ce qu'on ayt deliuré le François emmené captif. Ma vie reſpondra pour la ſienne; & ſi ceux de ma nation ont du reſpect, & de l'amour pour moy, le Frãçois viura, & ſa vie ſauuera la mienne.

Il depute à l'heure meſme vn canot expres, pour porter ces nouuelles à Onnontaé, dont il eſt Capitaine: Là on y prend l'affaire à cœur; on y amaſſe des preſens, & on enuoye vn ambaſſade à Onneiout, Nation de ceux qui auoient fait le coup, on leur demande le Captif, & ſa liberté.

Ce ieune Chirurgien eſt heureuſement eſtonné de voir en vn moment ſes liens rompus. Les viſages n'ont plus pour luy, que des douceurs, ſes ennemis eſtans deuenus ſes amis. Et la ioye fut toute

entiere à Montreal, lors qu'il y apporta luy-mesme les nouuelles de sa deliurance, & l'asseurance de la Paix pour toutes les Nations Iroquoises.

Les Onnontaehronnons, qui l'auoient ramené, voyans tout le monde assemblé, font monstre de vint coliers de Porcelene, pour accompagner le principal de leurs presens, qui estoit nostre prisonnier remis en liberté.

Le premier colier, estoit pour affermir le May, qu'Onnontio le grand Capitaine des François, auoit transporté à Montreal.

Le second, pour remettre en meilleure humeur Monsieur de Maisonneufue, iustement indigne pour cette prise iniuste, d'vn de ses nepueux qu'il aimoit.

Le troisieme, luy deuoit seruir

d'vn breuage, pour luy faire vomir toute ſa bile, & tout le poiſon de ſon cœur.

Le quatrieſme preſent, eſtoit pour ietter dans le feu les liens, qui auoient ſerré les mains & les bras, du François emmené Captif.

Le cinquieſme, pour rompre les cordes, qui luy auoient ſerré les iambes.

Le ſixieſme, pour bruſler celles, qui l'auoient lié par le milieu du corps.

Le ſeptieme. La Nation des Onnontaehronnons briſe l'echafaut, où ce captif François a eſté expoſé.

Le huitieſme, La Nation des Sonnontoehronnons le retire de ce lieu d'opprobre.

Le neufieſme, Les Onionenhronnons font le meſme.

Le dixiesme, Les Onneiochronnons bruslent le bois qui a seruy a cet échafaut malheureux, en sorte que les cendres mesmes n'en restent pas à la posterité, & qu'on en perde la memoire.

L'onziesme present estoit pour reünir dans les mesmes pensées de Paix, l'esprit de nos François, des Hurons & des Algonquins, en cas que la crainte eust donné à quelqu'vn de la defiance.

Le douziesme, La nature, dit le Capitaine Iroquois, a parsemé de rochers, & d'ecueils, les Riuieres qui nous ioignent aux François, i'oste, dit-il, tous ces brisans, afin que tout nostre commerce en soit plus doux, & plus facile.

Le treisiesme, Ie souhaite auant toutes choses, de voir en mon païs vne des robes noires, qui ont en-

ſeigné aux Hurons à honnorer vn Dieu.

Le quatorſieſme, Nous aurons du reſpect pour luy, & tous les iours nous nettoyerons la natte, ſur laquelle il ſera couché.

Le quinzieſme, Nous receurons auec amour ſes inſtructions, & nous voulons adorer celuy qui eſt le maiſtre de nos vies.

Le ſeizieſme, Noſtre ieuneſſe n'aura plus de guerre auec les François; mais comme elle eſt trop guerriere, pour quitter cet employ, vous ſçaurés que nous allons porter nos armes contre les Ehriehronnons (c'eſt la Nation du chat) dés cet eſté nous y conduirons vne armée. La terre tremble de ce coſté là; & tout eſt calme icy.

Le dixſeptieme, ſi quelque accident ſuruenoit, qui peut trauerſer

cette Paix, i'auray des aisles pour voler, & pour me rendre au plustost icy: ma presence arrestera tous les desordres.

Le dixhuitiesme, i'ouure l'oreille au François, afin qu'il sçache tout & qu'il entende les nouuelles, & qu'il m'en donne aduis.

Le dixneufiesme, Nous ne sommes plus qu'vn, le François, & moy Onnontaehronnon: nos bras sont enchaînez les vns aux autres, par vn lien d'amour qui voudra le coupper, sera nostre ennemy commun.

Le vintieme, Nous ne ferons rien en cachete, le Soleil en sera tesmoin, qu'il cesse d'éclairer celuy qui voudroit chercher les tenebres: qui hait la lumiere, est indigne que le soleil luise pour luy. Ce furent là les vint presens que

nous firent les Iroquois Onnontaehronnons, pour affermir la Paix, qui auoit esté offensée, par la prise de nostre François.

CHAPITRE IV.

Vne flotte de canots Hurons & d'Algonquins des nations superieures, alliées des François, arriuent à Montreal & aux trois Riuieres & y apportes d'heureuses nouuelles au mois de Juin.

APres la prise du Chirurgien de Montreal, & auant son retour de sa Captiuité, lors que nous estions entre la crainte & l'esperance, ne sçachans pas quelle issue auroit cette affaire, vne flotte parut de loin, qui descédoit les rapides & les chutes d'eau, qui

ſont au deſſus de Montreal. On eut ſuiet de craindre que ce fuſt vne armée ennemie; mais on reconnut aux appproches, que c'eſtoiẽt des amys, qui venoient de quatre cents lieuës loin, nous apporter des nouuelles de leur Nation, & en ſçauoir des noſtres.

Les habitans de Montreal, & des trois Riuieres, eurent vne double joye, voyants que ces canots eſtoient chargez de pelleteries, que ces nations viennent traiter pour nos denrees françoiſes.

Ces gents là, eſtoient partie Tionnontatehronnons, que nous appellions autrefois la Nation du petun; de langue Huronne: & partie Ondataouaouat, de langue Algonquine, que nous appellons les Cheueux releuez, à cauſe que leur

cheueleure ne descend point en bas, mais qu'ils font dresser leurs cheueux, comme vne creste qui porte en haut.

Tous ces peuples ont quitté leur ancien païs, & se sont retirez vers les Nations plus esloignées, vers le grand lac, que nous appellons des Puants, à cause qu'ils habitent proche la Mer, qui est salée, & que nos Sauuages appellent l'eau puante, c'est du costé du Nord. La desolation du pais des Hurons, leur ayãt fait aprehender vn semblable malheur; & la fureur des Iroquois les ayant poursuiuy par tout, ils n'ont pas creu estre asseurez, qu'en s'éloignant, pour ainsi dire, iusques au bout du monde.

Ils y sont en grand nombre, & plus peuplez, que n'ont esté tous ces pais, dont plusieurs ont diuer-

ſes langues, qui nous ſont inconnuës; ſi faut-il qu'ils connoiſſent Dieu, & que nous leur annoncions quelque iour ſes grandeurs.

Ceux qui nous ſont venus trouuer, au nombre d'enuiron ſix-vint, firent rencontre en leur chemin de quelques Iroquois Sonnontaehronnons, & de quelques gents de la Nation du Loup, alliez des Iroquois Anniehronnons, qui eſtoient à la chaſſe. Ils en firent treize de Captifs, qu'ils ne voulurent point traiter dans les cruautez ordinaires; non pas meſme leur lier les bras, ny les mains. Dieu adoucit les cœurs barbares, quand c'eſt luy qui veut faire la Paix.

Cette trouppe victorieuſe arriuée heureuſement à Montreal, y ayant veu la diſpoſition des eſprits, & que tout tendoit à la Paix,

fit preſent de ſes captifs à Sago-chiendagehté, Capitaine Onnontaehronnon, qui de ſon gré y eſtoit demeuré pour oſtage, attendant le retour du François emmené captif.

Ce ne ſont que feſtins, & que chants de ioye, dans vne douce impatience, qu'on ne voye au pluſtoſt ce retour. Là deſſus le François arriua, comme il a eſté dit au Chapitre precedent.

Les Iroquois, Onnontaehronnons qui le ramenerent, nous firent voir que Dieu trauailloit plus que nous à l'affermiſſement de cette Paix.

Ils nous aprẽnent qu'vne nouuelle guerre leur eſtoit ſuruenuë, qui les iette tous dans la crainte. Que les Ehriehronnons arment contre eux, (nous les appellons la Nation

Chat, à cause qu'il y á dans leur pais vne quantité prodigieuse de Chats Sauuages, deux & trois fois plus grands que nos Chats domestiques, (mais d'vn beau poil, & precieux,) Ils nous apprennent qu'vne bourgade d'Iroquois Sonnontoehronnons, a esté desia mise à feu, & enleuée dez leur premier abord. Que cette mesme nation a poursuiuy vne de leurs armées, qui reuenoit victorieuse du costé du grand lac des Hurons, & qu'vne Compagnie entiere de quatre vingt hommes d'elite, qui estoit leur arriere-garde, y a esté entierement taillée en pieces. Qu'vn de leurs plus grands Capitaines, nomme Annenraes a esté pris, & emmené captif, par des courreurs de cette Nation, qui sont venus faire ce coup, quasi aux portes

portes de leur bourg, en vn mot, que tout est en feu, dans les quatre Nations des Iroquois superieurs, qui se liguent & qui arment pour repousser cet ennemy, & que tout cela les oblige à vouloir tout de bon la Paix auec nous, quand mesme ils n'en auroient pas eu les pensées iusqu'alors.

Nous vismes à ces nouuelles, que Dieu nous secouroit du costé que nous ne l'attendions pas, faisant vne diuersion des armes, & des forces de nos ennemis.

Cette Nation du Chat est grandement peuplée, quelques Hurons qui se sont respandus par tout, lors que leur pais fut ruiné, se sont ioints auec eux, & ont suscité cette guerre, qui donne de la terreur aux Iroquois. On fait estat de deux mille hõmes bien agueris,

quoyqu'ils n'aïẽt pas d'armes à feu. Mais ils combattent à la Françoiſe, eſſuyants courageuſement la premiere décharge des Iroquois, qui ſont armez de nos fuzils; & fondants en ſuitte ſur eux, auec vne greſle de fleches, qui ſont empoiſonnées, & qu'ils tirent huit & dix fois, auant qu'on puiſſe recharger vn fuſil.

Quoy qu'il en ſoit, nous demeurons en Paix, & le Pere Simon le Moine, retourné tout freſchement des Iroquois ſuperieurs, nous aſſeure qu'ils s'armoient pour aller de ce coſté là, au nombre de dix huit cents hommes.

CHAPITRE. V.

Les Iroquis Anniehronnons arriuent à Quebec au mois de Iuillet, & ramenent deux François qu'ils auoient en ostage.

DEux ieunes soldats de la garnison de quebec, étoient allez au mois de Nouembre 1653. auec les Iroquois Anniehronnons, qui nous auoient ramené le Pere Poncet deliuré de sa captiuité. On les auoit enuoiés comme pour seruir d'ostages, ou plustost pour seruir d'vn gage asseuré, que nous n'estions vrayement qu'vn cœur, les Iroquois, & nous; & que nous voulions viure en confiance les vns auec les autres.

Tout l'hyuer on auoit veu à Montreal, & aux Trois Riuieres,

quantité d'Iroquois de cette Nation, qui toûiours confirmoient la Paix; mais toutes-fois quelques nouuelles furuenues, & mesme quelques lettres de nos François, nous iettoient dans la defiance, iusqu'à ce que sur la fin de l'hyuer, vn Capitaine Anniehronnon, fils d'vne mere Iroquoise, & d'vn Pere Hollandois, nous apporta des lettres du Capitaine du fort d'Orange, en la Nouuelle Hollande, & de quelques marchands Hollandois, qui nous tesmoignoient tous, que c'estoit maintenant tout de bon, qu'ils voyoient les esprits des sauuages leurs alliez, disposez à la Paix.

Ce mesme Capitaine Iroquois, fit vn second voyage, pour nous ramener nos deux Frãçois ostages, selon la parole qu'il nous en auoit

donnée. Ils arriuerent à Quebec, au mois de Iuillet, fort peu de iours apres que le Pere Simon le Moine nous eust quitté, pour son voyage d'Onnontagé, duquel nous parlerons au Chapitre suiuant.

Nous fusmes en peine en ce rencontre, voiant bien qu'il y auroit quelque suiet de ialousie, entre les quatre Nations Iroquoises superieures, & les Iroquois Anniehronnons; chacun d'eux desirant emporter l'honneur de cette ambassade du Pere le Moine, en leur pais. Les Onnontaehronnons le desiroient, à cause que c'estoient eux qui auoient porté les premieres nouuelles de la Paix: Les Anniehronnons le souhaitoient, pour ce qu'ils sont les plus proches de nous, & comme les frontieres.

Le Capitaine Anniehronnon en

fit adroitement ſes plaintes auec eſprit. N'eſt-ce pas, dit-il, par la porte qu'il faut entrer en la maiſon, & non par la cheminée, & par le toit de la cabane, ſinon qu'on ſoit voleur, & qu'on vueille ſurprendre le monde? Nous ne faiſons qu'vne cabane, nous autres cinq Nations Iroquoiſes; nous ne faiſons qu'vn feu, & nous auons de tout temps habité ſous vn meſme toit. En effet de tout temps, ces cinq Nations Iroquoiſes, s'appellent dans le nom de leur langue, qui eſt Huronne, Hotinnonchiendi, c'eſt à dire la Cabane acheuée; Comme s'ils n'eſtoient qu'vne famille, Quoy donc, dit-il, vous n'entrez pas dans la cabane, par la porte, qui eſt au bas eſtage de la maiſon? c'eſt par nous autres Anniehronnons qu'il falloit commencer? Vous voulez entrer

par le toit, & par la cheminée, commēçant par l'Onnontaehronnon. N'auez-vous point de crainte que la fumée ne vous aueugle, nostre feu n'estant pas esteint? ne craignez-vous point de tomber du haut en bas, n'aiant rien de solide où poser vos demarches?

Cela obligea Monsieur le Gouuerneur, de luy faire des presens exprez, pour l'asseurer que Ondessonk, (c'est le nom du Pere Simon le Moine) iroit aussi en leur pais, pourueu qu'il le peust atteindre en chemin, & luy rendre nos lettres, qui l'informeroient de nos pensées. Ces lettres luy firent haster son depart: mais le Pere ayant pris le deuant, ne put pas estre atteint, & il poursuiuit son voyage, selon le premier dessein qui auoit esté pris.

CHAPITRE VI.

Voyage du Pere Simon le Moine dans le le païs des Iroquois Onnontaehronnons en Iuillet, Aoust, & Septembre.

LE ſecond iour du mois de Iuillet, feſte de la Viſitation de la tres-ſainte Vierge, touſiours fauorable à nos entrepriſes, le Pere Simon le Moine partit de quebec, pour le voyage aux Iroquois Onnontaehronnons. Il paſſe par les trois Riuieres, & de là par Montreal, où vn ieune homme de bon courage, & ancien habitant, ſe ioint à luy, auec beaucoup de pieté. Ie ſuiuray le iournal du Pere, pour plus grande facilité.

Le 17. iour de Iuillet, iour de S. Alexis, nous ſortons de chez nous, auec ce grand ſainct voya-

geur, & nous partons pour vne terre qui nous eſt inconnuë.

Le 18. ſuiuans touſiours le cours de la Riuiere ſaint Laurens, nous ne trouuons que des briſans, & des torrens impetueux, tout parſemez de rochers & d'eſcueils.

Le 19. Cette Riuiere ſe va eſlargiſſant, & fait vn lac agreable à la veüe, de huit ou dix lieues de longueur. Le ſoir, vne armée de mouſquites importunes nous fut vn preſage de la pluye, qui nous moüilla toute la nuict. C'eſt vn plaiſir plus innocent, & plus doux qu'on ne pourroit croire, de n'auoir en ce rencontre aucun abry, ſinon des arbres que la nature y a produits depuis la creation du monde.

Le 20. Ce ne ſont que des iſles, d'vn aſpect le plus beau du monde

qui couppent çà & là, cette riuiere tres-paiſible. La terre du coſté du Nord, nous paroiſt excellente : vers le ſoleil leuant, c'eſt vne chaî-ne de hautes montagnes, que nous appelaſmes de ſainte Marguerite.

Le 21. Les iſles continuënt. Sur le ſoir nous briſons noſtre canot d'é-corce, il pleut toute la nuict. Les roches toutes nuës, nous ſeruent & de lict, & de matelats, & de tout. Qui a Dieu auec ſoy, repoſe par tout doucement.

Le 22. Les precipices d'eau, qui pour vn temps, ne ſont plus naui-gables, nous obligent à porter ſur nos eſpaules noſtre petit bagage, & le canot qui nous portoit. A l'autre coſté du rapide, i'aperçoy vn troupeau de vaches ſauuages, qui paiſſoient à leur aiſe, en grand repos. On en void quelques-fois

en ces endroits, quatre ou cinq cent de compagnie.

Le 23. & le 24. du mois, Nostre pilote s'estant blessé, il falut demeurer en proye aux maringoins, & prendre patience : souuent plus difficile pour les incommoditez qui n'ont point de relasche, ny iour ny nuit, qu'il ne seroit de voir la mort deuant ses yeux.

Le 25. la riuiere est si fort rapide, que nous sommes contraints de nous ietter dans l'eau, pour traisner apres nous nostre canot parmy les roches, comme vn caualier qui mettant pied à terre, mene son cheual par la bride ; le soir nous arriuons à l'emboucheure du lac sainct Ignace, où les anguilles y sont dans vne quantité prodigieuse.

Le 26. Vn grand vent meslé de

pluye, nous oblige à nous debarquer, apres quatre lieuës de chemin. Vne cabane est bien tost faite, on despouille les arbres voisins de leur escorce: on les iette sur des perches, qu'on plante en terre de part & d'autre, les faisant approcher en forme de berceau; & voilà vostre maison bastie. L'ambition n'a point d'entrée dans ce palais, il ne laissa pas de nous estre autant agreable, que si le toit en eust esté tout d'or.

Le 27. Nous costoyons les riuages du lac, ce sont rochers de part & d'autre, d'vne hauteur excessiue, tantost effroyables, tantost agreables à la veuë, c'est merueille comme de grans arbres peuuent trouuer racine parmy tant de rochers.

Le 28. Ce ne sont que tonneres, & qu'esclairs, & vn deluge d'vne

pluie, qui nous oblige à nous tenir à l'abry de noſtre canot, qui nous ſert de maiſon, le renuerſant ſur nous.

Le 29. & 30. de Iuillet, vn orage de vent continuë qui nous arreſte à l'entrée d'vn grand lac, nommé Ontario: nous l'appellons le lac des Iroquois, à cauſe que du coſté du midy, ils y ont leurs bourgades. Les Hurons ſont de l'autre coſté, plus auant dans les terres. Ce lac a de largeur vint lieuës: ſa longueur, d'enuiron quarante.

Le 31. iour de ſainct Ignace, la pluie & les vents nous obligent à chercher des chemins perdus. Nous trauerſons de longues iſles, portans noſtre bagage, nos prouiſions, & le canot ſur nos eſpaules Ce chemin ſemble long à vn pauure homme bien fatigué.

Le premier iour du mois d'Aoust, quelques pescheurs Iroquois, nous ayants apperceu de loin, s'atrouppent pour nous receuoir. Vn d'eux accourt à nous, auançant vne demie lieuë, pour nous dire les premieres nouuelles, & l'estat du païs. C'est vn captif Hurō, & bon Chrestiē, que i'auois autresfois instruit, dans vn hyuernemēt que ie fis auec les Sauuages : Ce pauure garçon ne pouuoit croire que ce fust celuy qu'il n'esperoit iamais reuoir. Nous debarquons à vn petit village de pescheurs. On se presse à qui portera tout nostre bagage. Mais helas ce ne sont quasi que femmes Hurones & la plus part Chrestiennes, autre fois riches, & à leur aise, que la captiuité a rendu seruantes. Elles me demandent à prier Dieu, & i'eus la consola-

tion de confesser là à mon aise nostre ancien hoste de la Nation du petun, Hostagehtak: ses sentimens & sa deuotion me tirerent les larmes des yeux. C'est vn fruit des trauaux du Pere Charles Garnier, ce saint Missionnaire, dont la mort a esté si precieuse deuant Dieu.

Le second iour d'Aoust. Nous marchons dans les bois enuiron douze ou quinze lieuës. On cabane où le iour finit.

Le 3. sur le midy, nous nous trouuons sur les bords d'vne riuiere large de cent ou six-vingt pas; au delà de laquelle il y auoit vn hameau de pescheurs. Vn Iroquois que i'auois autres-fois caressé à Montreal, me fait passer en son canot, & par honneur il me porte sur ses espaules, ne voulant pas

permettre que ie mette le pied en l'eau. Tout le monde m'accueille auec ioye, & ces pauures gents m'ẽrichissent de leur pauureté. On me conduit à vn autre bourg esloigné d'vne lieüe, où vn ieune homme de consideration, me fait faire festin, à cause que ie porte le nom de son Pere, Ondessonk. Les Capitaines nous viennent faire leurs harangues, les vns apres les autres. Ie baptize de petites squeletes, qui n'attendoient peut-estre, que cette goute du precieux sang de Iesus-Christ.

Le 4. Ils me demandent, pourquoy nous sommes vetus de noir? & ie prens occasion de leur parler de nos mysteres auec vne grande attention. On m'apporte vn petit moribond, que ie nomme Dominique. Le temps n'est plus auquel

on nous cachoit ces petits innocens. On me prenoit pour vn grand medecin, n'ayant pour tout remede qu'vne pincée de ſuccre, à donner à ces languiſſans. Nous pourſuiuons noſtre chemin ; au milieu nous trouuons noſtre diſné qui nous attend. C'eſt le nepueu du premier Capitaine du païs, qui me doit loger en ſa cabane, qui eſt deputé par ſon oncle, pour nous faire eſcorte, nous apportant tout ce que la ſaiſon leur auoit pû fournir de plus grandes douceurs, ſur tout du pain de bled d'inde nouueau ; & des eſpys que nous faiſons roſtir au feu. Nous couchons encore ce iour là à la belle eſtoile.

Le 5. Nous euſmes à faire quatre lieuës auant que d'arriuer au principal bourg Onnontagé. Dans les chemins ce ne ſont qu'allans, & venans, qui me viennent donner

le bon-iour. L'vn me traitte de frere, l'autre d'oncle, l'autre de cousin, iamais ie n'eus vne parenté si nombreuse. A vn quart de lieuë du bourg, ie commençay vne harangue, qui me donna bien du credit : ie nommois tous les Capitaines, les familles, & les personnes cõsiderables; & d'vne voix traisnante, en ton de Capitaine. Ie leur disois que la paix marchoit auec moy, que i'escartois la guerre dans les nations plus éloignées, & que la ioye m'accompagnoit. Deux Capitaines me firent leur harangue à mon entree: mais auec vne ioye, & vn espanouissement de visage, que iamais ie n'auois veu dans les sauuages. Hommes, femmes, & enfants, tout estoit dans le respect, & dans l'amour.

La nuit, ie fais assembler les prin-

cipaux, pour leur faire deux presens. Le premier, pour leur essuyer le visage, à ce qu'ils me regardent de bon œil; & que iamais ie ne voye sur leur front aucune marque de tristesse. Le second, pour leur vuider le peu de fiel, qu'ils auroient encore sur le cœur. Apres plusieurs autres entretiens, ils se retirent pour consulter ensemble, & enfin, ils respondent à mes presens, par deux autres presens plus riches que les miens.

Le 6. on m'appelle de diuers endroits, pour donner de ma medecine à de petits languissans, & ethiques. I'en baptizay quelques-vns. Ie confessay de nos anciens Chrestiens Hurons, & ie trouuay que Dieu est partout, & qu'il se plaist à trauailler luy-mesme, dans des cœurs où la foy a regné.

Il s'y bastit vn temple, où il est adoré auec esprit & verité; qu'il en soit beny à iamais.

Le soir, nostre hoste me tire à part, & me dit auec bien de l'affection, qu'il nous auoit tousjours aimé, qu'enfin il auoit le cœur content, voyant que toutes les bandes de sa nation ne demandoient que la Paix: que depuis peu le Sonnōtoehronon, les estoit venu exhorter à bien gerer cette affaire pour la Paix, & que pour cela il auoit fait de beaux presens, que l'Onioenhronnon auoit apporté trois colliers pour ce suiet, que l'Onneiochronnon se tenoit heureux d'auoir esté desembarassé d'vne mauuaise affaire par son moien, & qu'il ne vouloit plus que la Paix: que sans doute l'Anniehronnon suiuroit les autres, & qu'ainsi ie

prisse courage, puisque ie portois auec moy le bon-heur de toute la terre.

Le 7. vne bonne Chrestienne, nõmée Terese, captiue Huronne, voulãt me répandre son cœur hors du bruit, & dãs le silence, m'inuita de l'aller voir en vne cabane des champs, où elle demeuroit. Mon Dieu, quelle douce consolation de voir tant de foy en des cœurs sauuages, dans la Captiuité, & sans autre assistance que du ciel! Dieu fait des Apostres par tout, Cette bonne Chrestienne auoit auec soy vne ieune captiue de quinze à seize ans, de la Nation Neutre, qu'elle aymoit comme sa propre fille. Elle l'auoit si bien instruite, dans les mysteres de la foy, & dans les sentimens de Pieté, dans les prieres qu'elles faisoient

ensemble en cette sainte solitude, que i'en fus tout surpris. Hé, ma sœur luy disois-je, pourquoi ne l'as tu pas baptizée, puis qu'elle a la foy comme toy, & qu'elle est Chrestienne en ses meurs, & qu'elle veut mourir Chrestienne? Helas, mon frere, me respondit cette heureuse captiue, ie ne croiois pas qu'il me fust permis de baptiser, sinon dans le danger de mort: baptise la maintenant toy-mesme, puisque tu l'en iuges digne, & donne luy mon nom. Ce fut là le premier baptesme d'adultes fait à Onnontagé, dont nous sommes redeuables à la Pieté d'vne Huronne. La ioye que i'en conceu, estoit capable d'essuyer toutes mes fatigues passées. Quand Dieu dispose vn ame, vn coup de salut est bientost fait.

Quasi en mesme temps on m'appelle pour vn malade, qui n'a plus que les os; c'est vn vlcere qui le mange, pour vn coup de fusil mal espansé. Ie luy parle de Dieu, des esperances d'vne vie eternelle, & des veritez de la foy; mais helas, les paroles du ciel n'entrent pas dans ce cœur tout bouffy d'orgueil, il ne songe qu'à la vie presente, & quoy qu'il me tesmoigne de l'amour, il n'en peut conceuoir pour Dieu!

Le 8. Ie baptise trois petits moribonds. Ie donne & ie reçoy la consolation, me voyant au milieu d'vne Eglise de Chrestiens tous formez. Les vns viennent se confesser, les autres me racontent toutes leurs miseres, & ensemble le bonheur qui leur reste, que leur Foy ne soit point captiue, dans leur captiuité; & de sçauoir qu'offrans à

Dieu leurs gemissemens & leurs larmes, Dieu a les yeux sur eux, & que sa saincte Prouidence a pour eux des amours de mere, & qu'ils seront libres dãs le ciel. I'aprés que plusieurs, qu'on auoit fait mourir cruellement à petit feu, se consoloient dans le plus fort de leurs tourmens, ayans iusqu'au dernier soûspir, le saint nom de Iesus, & dans la bouche, & dans le cœur. Ie m'enqueste de tous ceux de nostre ancienne connoissance, pour sçauoir leur fortune; & ce m'est vne occasion de benir Dieu, de voir qu'il est par tout luy-mesme, autant parmy les Iroquois, que dans les païs des Hurons. I'auois ordre de sçauoir qu'estoit deuenüe vne ieune femme Chrestienne Hurone, nommée Caterine Skouatenhré, qu'autrefois nous appel-

lions la Religieuſe, à cauſe de ſa grande pieté, & d'vne modeſtie auſſi rare, qu'on peut en deſirer en vne fille toute à Dieu. Sa ſœur me dit, qu'elle eſtoit morte en priant Dieu, ne l'ayant iamais oublié tout le cours de ſa maladie, qui auoit eſté longue. Vn peu deuant ſa mort: Ma ſœur, ie m'en vay au ciel, luy dit-elle, car Ieſus eſt bon, qui me fera miſericorde. Pour toy ſi tu me veux ſuiure, & nous reuoir au ciel, cherys ta foy plus que la vie, fuy le peché comme la mort; & ſi par malheur tu y tombes, ſouuiens toy que Ieſus eſt bon, demande luy pardon, & dis luy que tu veux l'aymer. Ces dernieres paroles ſont tellement demeurees empraintes dans l'eſprit de cette ſœur, qui luy a ſuruescu, qu'elle ne peut en perdre la me-

moire. Cette bonne Ame ne pouuoit assez me voir, pour entendre parler de Dieu, & se consoler auec moy des esperances du Paradis.

Le 9. sur le midy, arriue vn cry funeste, de trois de leurs chasseurs massacrés par la Nation du chat, à vne iournée de là. C'est à dire que la guerre s'allume de ce costé la

---

CHAPITRE VII.

Conseil general pour la Paix, auec les quatre Nations Iroquoises; & en suitte le retour du Pere Simon le Moine de son voyage.

LE dixiesme iour d'Aoust, les deputez estans arriuez des trois Nations voisines, apres les crys ordinaires des Capitaines, à ce que tout le monde s'assemblast dans la cabane d'Ondessonk; i'ou-

pris cette action (dit le Pere continuant son Iournal) par vne priere publique, que ie fis à genoux, & à haute voix, le tout en langue Huronne. Ie m'adressois au grand maistre du ciel & de la terre, afin qu'il nous inspirast ce qui seroit pour sa gloire, & pour nostre bien: Ie maudissois tous les Demons d'enfer, qui sont des esprits de diuision; & ie priois les Anges tutelaires de tout le pais, de parler au cœur de ceux qui m'escoutoient, lors que ma parole leur frapperoit l'oreille.

Ie les estonnay grandement, quand ils entendirent que ie les nommois tous par Nations, par bandes, par familles, & chaque personne en particulier, qui estoit vn peu considerable, & le tout à la faueur de mon escrit; qui leur fut

vne chose autant rauissante, que nouuelle, ie leur dy que i'auois dix-neuf paroles à leur porter.

La premiere que c'estoit Onnontio, Monsieur de Lauson, Gouuerneur de la nouuelle France, qui parloit par ma bouche, & en suitte les Hurons, & les Algonquins, autant que les François, puisque toutes les trois Nations auoient pour leur grand Capitaine Onnontio. Vn grand colier de Porcelene, cent petits tuyaux ou canons de verre rouge qui sont les diamãs du pais, & vne peau d'orignac, passée: Ces trois presens, ne faisoient qu'vne parole.

Ma seconde parole fut pour coupper les liens des huit captifs de Sonnontouan, pris par nos Alliez, & amenez à Montreal, comme il a esté dit cy deuant au chapitre quatriesme.

La troiſieſme eſtoit pour rompre auſſi les liens de ceux de la Nation du Loup, pris enuiron le meſme temps.

La quatrieſme, pour remercier ceux d'Onnontagé de nous auoir ramené noſtre captif.

Le cinquieſme preſent eſtoit pour remercier ceux de Sonnontouan, de l'auoir retiré de deſſus l'échafaut.

Le ſixieſme, pour les Iroquois Onioenhronons, d'y auoir auſſi contribué.

Le ſeptieſme, pour les Onneioehronnons, d'auoir rompu les liens qui le faiſoient captif.

Le huitieſme, neufieſme, dixieſme & vnzieſme preſent pour donner à ces quatre Nations Iroquoiſes, vne hache à chacune, pour la Nouuelle guerre où ils ſont enga-

gez auec la Narion du Chat.

Le douziéme present estoit pour refaire la teste au Sonnontoehronnon, qui y a perdu de son monde.

Le treisiesme, pour raffermir sa palissade, c'est à dire, afin qu'il se tienne en estat de deffense contre cet ennemy.

Le quatorsiesme, pour luy matachier le visage; car icy c'est la coustume des guerriers, de iamais n'aller au combat, qu'ils n'ayent le visage peint, qui de noir, qui de rouge qui de diuerses autres couleurs, chacun ayant en cela, cóme des liurées particulieres, ausquelles ils s'attachent iusques à la mort.

Le quinziesme, pour rassembler en vne toutes leurs pensées, ie faisois trois presens pour ce seul article, vn colier de porcelaine, des pe-

tits Canons de verre & vne peau d'orignac.

Le seiziesme. I'ouurois la porte d'Annonchiassé à toutes les Nations, c'est à dire qu'ils seroient les bien-venus chez nous.

Le dixseptiesme. Ie les exhortois à se faire instruire des veritez de nostre foy, & ie fy trois presens pour cet article.

Le dixhuitiesme. Ie leur demandois que dores-enauant ils ne dressassent plus d'embuches aux Nations Algonquines, & Hurones, qui voudroient nous venir trouuer en nos habitations Françoises. Ie fy trois presens pour cet article.

Enfin par le dixneufiesme present, i'essuyay les larmes de toute la ieunesse guerriere, sur la mort de leur grand Capitaine Annen-

craos, depuis peu Captif par la Nation du chat.

A chacun de mes presens, ils poussoient du profond de la poitrine vne acclamation puissante, pour tesmoignage de leur ioye. Ie fus bien l'espace de deux heures à faire toute ma harangue, en ton de Capitaine, me promenant, à leur ordinaire, comme vn acteur sur vn theatre.

Apres cela ils s'attroupent par Nations, & par bandes, y appellant vn Anniehronnon, qui de bon rencontre s'y trouua. Ils consultent par entr'eux, l'espace de plus de deux autres heures. Enfin ils me rappellent parmy eux, & me donnent seance en vn lieu honorable.

Celuy des Capitaines qui est la langue du païs, & comme l'orateur, repete

repete fidelement le preſſis de toutes mes paroles. Puis ſe mettans tous à chanter, en ſigne de reiouiſſance, il me dirent qne ie priaſſe Dieu de mon coſté, ce que ie fis tres-volontiers.

Apres ces chanſons, il me parle au nom de ſa nation, 1. Il remercie Onnontio des bonnes volontez qu'il a pour eux, & produit pour cet effet deux grans coliers de Porcelaine.

2. Au nom des Iroquois Anniehronnons, il nous remercie d'auoir fait donner la vie, à cinq de leurs alliez, de la Nation du Loup, deux autres colliers pour cela,

3. Au nom des Iroquois Sonnontoehronnons, il nous remercie d'auoir retiré du feu cinq de leurs gents; deux autres colliers: ſuiuent à chaque preſent des acclamations

de toute l'aſſemblée.

Vn autre Capitaine de la Nation des Onneiocrõnons ſe leue : Onnontio, dit-il, parlant de Monſieur de Lauſon noſtre Gouuerneur absent, Onnontio, tu es le ſouſtien de la terre, ton eſptit eſt vn eſprit de Paix, & tes paroles adouciſſent les cœurs les plus rebeles. Apres d'autres louanges, qu'il diſoit d'vn ton animé d'amour, & de reſpect. Il fait paroiſtre quatre grands colliers, pour remercier Onnontio, de ce qu'il les auoit encouragez à combatre genereuſement contre leurs nouueaux ennemis de la Nation du chat, & de ce qu'il les auoit exhortez à n'auoir plus iamais de guerre contre les François. Ta voix, dit-il, Onnontio eſt admirable, de produire en meſme temps dedans mon cœur deux ef-

fets tout contraires, tu m'animes à la guerre, & adoucis mon cœur par des pensées de Paix, tu es & pacifique & grand guerrier, bien faisant à ceux que tu aimes, & terrible à tes ennemis. Nous voulons tous que tu nous aimes, & nous aimerons les François à cause de toy.

Pour conclure ces remerciemens, le Capitaine Onnontaerrhonnon prend la parole. Escoute, Ondessonk, me dit-il, Cinq Nations entieres te parlent par ma bouche; i'ay dans mon cœur les sentimens de toutes les Nations Iroquoises; & ma langue est fidelle à mon cœur. Tu diras à Onnontio quatre choses, qui est le sommaire de tous nos Conseils.

1. Nous voulons reconnoistre celuy dont tu nous as parlé, qui est le maistre de nos vies, qui nous est inconnu.

2. Le May de toutes nos affaires, est auiourd'huy planté à Onnontagé, il vouloit dire que ce seroit dorenauant le lieu des assemblées, & des pourparlers pour la Paix.

3. Nous vous coniurons de choisir sur les riuages de nostre grand lac, vne place qui vous doiue estre auantageuse, pour y bastir vne habitation de François. Mettez vous dans le cœur du pais, puisque vous deuez posseder nostre cœur. Là nous irons nous faire instruire : & de là vous pourrez vous respandre par tout. Ayez pour nous des soins de Peres, & nous aurons pour vous des soumissions d'enfants.

4. Nous sommes engagez dans de nouuelles guerres, Onnontio nous y anime. Nous n'aurons plus que des pensées de Paix pour luy.

Ils auoient reserué leurs plus ri-

ches presens pour ces quatre dernieres paroles; mais ce que ie puis asseurer, c'est que leur visage parloit plus que leur langue, & que la ioye s'y faisoit voir, auec tant de douceur, que mon cœur en estoit comblé.

Ce qui me paroist de plus aimable en tout cecy, c'est que tous nos Chrestiens Hurons, & les femmes Captiues ont allumé ce feu, qui brusle le cœur des Iroquois. On leur a dit tant de biens de nous, & on leur a parlé si souuent des grands biens de la Foy, qu'ils l'estiment sans la connoistre, & qu'ils nous aiment, dans l'esperance que nous serons pour eux, ce que nous auons esté aux Hurons.

Pour reuenir à la suitte du iournal du Pere, L'onziesme iour d'Aoust. Ce ne sont, dit le

Pere, que des feſtins, & des réjouiſſances par tout. Mais la nuit, il ſuruint vn mal-heur: Le feu s'eſtant pris en vne cabane, on ne ſçait pas comment, vn vent impetueux porte les flames ſur les autres, & en moins de deux heures, on en voit plus de vint reduites en cendre, & le reſte du bourg en danger d'eſtre conſommé. Dieu nonobſtant conſerua les eſprits dans la ioye du iour precedent, & leur cœur auſſi calme pour moy, que ſi ce malheur ne fuſt point arriué.

Le 12. Nos captiues Cheſtiennes, voulans ſe confeſſer auant mon depart, me donnerent de l'exercice; ou pluſtoſt le repos que ie ſouhaittois. Ie baptizay vne petite fille de quatre ans, qui ſe mouroit. Ie recouuray de la main d'vn

de ces barbares, le nouueau testament du feu Pere Iean de Brebeuf, qu'ils ont fait mourir cruellement, il y a cinq ans, & vn autre petit liuret de deuotion, qui auoit seruy au feu Pere Charles Garnier, qu'ils ont eux-mesme tué, il y a quatre ans; Ces deux Peres estoient en leur Mission, lorsque cette heureuse mort leur arriua, pour recompense des trauaux de plusieurs années, qu'ils auoient saintement employées en toutes ces contrées. Pour moy, qui suis tesmoin de la sainteté de leur vie, & de la gloire de leur mort, ie feray plus d'estat toute ma vie de ces deux petits liurets, leurs aimables reliques, que si i'auois rencontré quelque mine d'or, ou d'argent.

Le 13. au suiet de l'embrasement arriué, pour suiure la coustume

des amys en pareils rencontres, ayant conuoqué le conſeil, ie leur fis deux preſens pour les conſoler. Et pour ce deſſein, au nom d'Achiendaſſé (c'eſt le nom du ſuperieur general de toutes les Miſſions de noſtre Compagnie en ces contrées) Premierement, ie leur plantay le premier pieu, pour commencer vne cabane, c'eſt comme ſi en france, on mettoit la premiere pierre d'vne maiſon qu'on veut baſtir. Mon ſecond preſent fut, pour ietter la premiere eſcorce qui deuoit couurir la cabane. Ce teſmoignage d'affection les contenta, & trois de leurs Capitaines, m'en remercierent publiquement, par des harangues qu'on ne croiroit pas pouuoir partir de l'eſprit de ceux qu'on appelle ſauuages.

Le 14. vn ieune Capitaine, qu'ils auoient fait le chef d'vne leuée de dix-huit cents hommes, qui deuoient au pluſtoſt partir pour aller en guerre contre la Nation du chat, me preſſe de le baptiſer. Il y auoit quelques iours que ie luy donnois quelque inſtruction. Et comme ie voulois luy faire eſtimer cette grace, en la differant à quelque autre voyage: Hé quoy mon frere, me dit-il, ſi i'ay la Foy dés auiourd'huy, ne puis-ie pas eſtre Chreſtien? as tu du pouuoir ſur la mort, pour luy deffendre de m'attaquer auant tes ordres? Les fleches de nos ennemis ſeront-elles emouſſées pour moy? Veux-tu qu'à chaque pas que ie feray dans le combat, ie craigne plus l'enfer que la mort? Si tu ne me baptiſe, ie ſeray ſans courage, & ie n'oſe-

ray aller aux coups. Baptiſe moy, car ie veux t'obeir, & ie te donne ma parole, que ie veux viure & mourir Chreſtien.

Le 15. De grand matin, ie mene mon Catechumene à l'eſcart, & voyant ſon cœur ſaintement diſpoſé au bapteſme, ie luy donne le nom de mon cher Compagnon de voyage, Iean Baptiſte. Il m'embraſſe, & me reſpand ſon cœur auec amour, & me proteſte que Ieſus ſera toute ſon eſperance, & ſon tout.

Cependant on me cherche partout, pour me faire faire mon feſtin d'Adieu, tous les conſiderables, hommes & femmes, eſtans inuitez en noſtre cabane, en mon nom, ſelon la couſtume du pais, afin d'honnorer mon depart.

Nous partons en bonne compa-

gnie, apres les crys publics des Capitaines, c'eſt à qui ſe chargera de noſtre petit meuble.

A vne demie lieuë de là, nous trouuons vne troupe d'anciens, tous gents de conſeil, qui m'attendoient pour me dire Adieu dans l'eſperance de mon retour qu'ils teſmoignent ſouhaiter auec empreſſement.

Le 16. Nous arriuons à l'entrée d'vn petit lac, dans vn grand baſſin à demy ſeché, nous gouſtons de l'eau d'vne ſource qu'ils n'oſent boire, diſants qu'il y a dedans vn demon qui la rend puante ; en ayant gouſté, ie trouuay que c'eſtoit vne fontaine d'eau ſalée: & en effet nous en fiſmes du ſel, auſſi naturel que celuy de la mer ; dont nous portõs vne mõſtre à Quebec. Ce lac eſt tres poiſſonneux en trui-

tes ſaulmõnées, & autres poiſſons.

Le 17. Nous entrons dans leur riuiere, & à vn quart de lieuë, nous rencontrons à gauche, celle de Sonnontouan, qui groſſit celle-cy, elle meine diſent-ils, à Onioen, & à Sonnontouan en deux couchées. A trois lieuës de là de tres-beau chemin, nous quittons à la main droite la Riuiere d'Oneiout, laquelle nous paroiſt bien profonde. Enfin vne bonne lieuë plus bas, nous rencontrons vne bature qui donne le nom à vn vilage de peſcheurs. I'y trouue de nos Chreſtiens, & Chreſtiennes Huronnes, que ie n'auois pas encore veu. Ie les confeſſe auec bien de la ſatisfaction de part & d'autre.

Le 18, tandis que mes matelots mettent leurs canots en eſtat, vne de ces bonnes Chreſtiennes, me

fit baptizer ſon enfant de deux ans; afin, diſoit-elle, qu'il aille au ciel, auec ſa petite ſœur autresfois baptiſée, que ces gents cy m'ont maſſacré. I'é baptizay vn autre petit innocent qui haletoit à la mort.

Le 19. Nous aduançons chemin, ſur la meſme Riuiere, qui eſt d'vne belle largeur, & profonde partout; a la reſerue de quelques batures, où il faut ſe mettre en l'au, & traiſner le canot, crainte que les roches ne le briſent.

Le 20. Nous arriuons au grand lac, Ontario, appellé le lac des Iroquois,

Le 21. Ce lac eſt en furie, à cauſe de la rage des vents, apres vn orage de pluie.

Le 22. Coſtoyans doucement les riues de ce grand lac, mes matelots tuent d'vn coup de fuſil vn grand

Cerf. Nous nous contentons de leur voir faire leurs grillades mon compagnon & moy, estant Samedy, iour d'abstinence pour nous.

Le 23. Nous arriuons au lieu qu'on nous destine pour nostre maison, & pour vne habitation Françoise. Ce sont des prairies rauissantes, bonne pesche, vn abord de toutes les Nations. Là i'y trouuay de nouueaux Chrestiens, qui se confesserent, & qui me donnerent de la deuotion dans leurs sentimens de Pieté.

Le 24. & le 25. le vent nous ayant arresté, le 26. nos matelots, s'estant embarquez deuant que la tempeste fust appaisée, vn de nos canots s'entrouurit, & nous pensames étre abysmez; mais enfin nous nous iettames dans vne isle, & là nous nous sechasmes tout à loisir.

Le 27. sur le soir, vn petit calme nous donne temps pour regagner la terre ferme.

Le 28 & le 29. La chasse arreste mes matelots, qui sont en la meilleure humeur du monde : car la chair est le Paradis d'vn homme de chair.

Le 30. & le dernier du mois d'Aoust, la pluye & le vent incommodent beaucoup de pauures voyageurs, qui ayans trauaillé le iour, sont mal menez toute la nuit.

Le premier iour de Septembre, iamais ie ne vy tant de bestes-fauues mais nous n'auions pas enuie de chasser, mon cõpagnõ en tuë trois quasi malgré luy, quel dommage, car nous laissasmes là toute la venaison, à la reserue des peaux, & de quelques morceaux plus delicats.

Le deuxiesme du mois, faisans

chemin sur de grandes prairies, nous voyons en diuers endroits de grands troupeaux de bœufs & de vaches sauuages, leurs cornes sont en quelque façon approchantes des rameures d'vn cerf.

Le 3. & le 4. Nostre chasse ne nous quitte point, il semble que le gibier & la venaison nous suit partout. Des bãdes de vingt vaches se iettent à l'eau, quasi pour nous venir au rencontre, on en tuë à coups de hache en se ioüant.

Le 5. Nous faisons en vn iour le chemin, qui nous auoit arrestez deux grandes iournées montant par des rapides & par des brisans.

Le 6. Nostre sault S. Louis fait peur à mes gents. Ils me mettent à terre quatre lieuës au dessus de l'habitation de Montreal, & Dieu me donne assez de forces pour ar-

riuer

riuer auant midy, & celebrer la Sainte Messe, dont i'auois esté priué durant tout mon voyage.

Le 7. le passe outre, & descend pour les trois Riuieres, où mes matelots desirent aller.

Nous n'arriuasmes à quebec, que l'onziesme iour du mois de Septembre de cette année 1654.

CHAPITRE VIII.

Dessein pris d'aller au Printemps de l'année prochaine commencer vne habitation dans le grand Lac des Iroquois, & d'y faire vne Mission pour tous ces peuples.

IL n'appartient qu'à Dieu de tirer la lumiere du milieu des tenebres, & de faire naistre de l'aigreur de la guerre & de la trahison, la douceur de la Paix & de

l'amour: en vn mot de faire toutes choſes, du neant; de produire au milieu du deſeſpoir vne douce eſperance.

Nous auons ſouhaité de tout temps le Salut de nos ennemis, lors meſme que leur cruauté s'oppoſoit au ſalut de toutes ces contrées. C'eſt leur fureur qui a deſolé les pais des Nations Algonquines, & Hurones, en meſme temps qu'ils auoient commencé de faire vn Peuple tout Chreſtien: Ils ont bruſlé cruellement & les paſteurs, & le troupeau: Mais enfin le ſang des martyrs s'eſt fait entendre dans le ciel: & nous nous voyons appellez pour annoncer la Foy, par ces cruels Barbares, qui ſembloient n'eſtre au monde que pour s'y oppoſer. En vn mot, les Iroquois nous preſſent de les aller inſtrui-

te; & ils demandent auec instance, qu'on aille bastir sur leur Lac vne habitation de François, qui leur serue d'azile, & qui soit vn lien de paix entre eux & nous.

Apres auoir veu leurs poursuittes, leurs Ambassades & leurs presens pour cet effet: & les plus sages des François ayans iugé d'ailleurs, que c'estoit l'vnique moien de former vne Paix veritable auec ces Nations Infideles: Monsieur nostre Gouuerneur s'est heureusement veu obligé, de leur accorder leurs desirs, & les nostres.

Cette parole leur en ayant esté donnée pour le Printemps prochain, leur cœur n'a pû se comprendre de ioye, leur visage nous a parlé plus que leur langue, & Dieu nous a fait esperer qu'il ti-

reroit ſa gloire, & noſtre bien, du coſté de nos ennemys, *ſalutem ex inimicis noſtris.*

N'y euſt-il que les Enfans à baptiſer, qui meurent tous les iours ſans bapteſme, c'eſt vn gain aſſeuré pour le ciel, qui vaut plus que dix mille vies, n'y euſt-il que le ſecours qu'attend de nous vne Egliſe Captiue, y ayant plus de mille Chreſtiens, hommes & femmes Huronnes, qui n'y ont pas perdu leur foy, apres auoir perdu leur pais, & leur liberté, leurs parens, & leur vie; nous ſerions obligez, eſtans leur Anges tutelaires, de paſſer à trauers les flammes, pour leur tendre les mains, & pour les conduire au ciel. Mais puiſque Dieu nous donne occaſion d'eſperer quelque choſe de plus auantageux pour ſa gloire, que tout cela;

& que mesme les Infideles nous coniurent de les vouloir rendre Chrestiens; il n'est pas en nostre pouuoir de leur refuser cette grace, à moins que d'estre infideles nous-mesmes à la grace de Dieu.

Monsieur nostre Gouuerneur voyant cette porte ouuerte au cours de l'Euangile, & ce moien si important, & l'vnique qui nous paroisse pour conseruer la Paix ; a desia donné Commission à vne personne de merite, pour commander cette nouuelle habitation. Nos François, à l'enuy l'vn de l'autre, se presentent de tous costez, pour se ioindre de la partie, & le zele dans lequel on s'y porte, nous fait assez connoistre, que Dieu y opere plus que nous

Les Iroquois viendront eux-mes-

mes nous querir dans leurs grands canots, apres que les neges, & les glaces seront fonduës. Ils nous doiuent amener de leurs filles en ostage, que les Meres Vrsulines recueilliront auec amour, en leur maison de charité, pour en faire autant de Chrestiennes. Le Pere Simon le Moine est pour retourner dez cet automne, afin d'yuerner auec eux, & aduancer toûjours d'autant les affaires de Dieu, & la conuersion de ces peuples.

Le lieu qu'il nous ont destiné pour cette habitation noüuelle, est sur le grand lac des Iroquois, qui se respandent du costé du midy. Le costé du Septentrion, tirant vers l'occident, est l'ancien païs des Hurons, & le plus court chemin, pour entretenir le commerce & de la foy, & du negoce

auec quantité de Nations tres peuplées, qui nous ſont alliees de tout temps, & qui ont quantité d'alliances, auec d'autres Nations plus eſloignées; dont quelques-vnes ont deſia des commencemens de la Foy, & toutes ſont pour la receuoir quelque iour, puis qu'il faut que Ieſus-Chriſt ſoit enfin adoré par toutes les nations du monde.

Le peu d'ouuriers que nous ſommes, pour vn pais ſi eſtendu, fait que nous leuons les mains au ciel, pour demander ſecours: Quiconque aime ſa vie, de l'amour qu'il la faut aimer, & la veut perdre ſaintement, trouuerra dans ces Miſſions abandonnées les deſirs de ſon cœur.

CHAPITRE IX.

Estat de la Colonie Huronne dans l'Isle d'Orleans.

QVand nous quittasmes les Hurons, l'année 1650. le païs estant desolé par la cruauté des Iroquois : nostre veuë fut qu'amenant auec nous les familles Chrestiennes, qui pourroient nous accompagner, nous sauuerions du moins quelques restes d'vn peuple que Dieu auoit appelé à la Foy, qui seruiroit vn iour de semẽce, pour repeupler le Christianisme en toutes ces contrées, Ceux qui se dissiperent ailleurs, ont trouué la mort qu'ils fuyoient, la plus grande part n'ayans pû s'escarter si loin de la fureur des Iro-

quois, qu'ils n'ayent esté comme autant de victimes, les vns brulés cruellement, les autres tuez sur la place, ou emmenez captifs, & mesme il est arriué que plusieurs se sont massacrez les vns les autres, apres s'estre sauuez de l'ennemy; n'y ayant plus entre-eux aucune forme de Republique, ny mesme aucune societé de vie; chacun se pouruoyant comme il pouuoit, & les plus forts opprimans les plus foibles, pour voler le peu qu'ils auoient.

Ceux qui nous ont suiuy, ont trouué auec nous le salut de l'ame & du corps. Pour les fixer en vn lieu arresté (les Hurons n'estans pas vne Nation errante) on leur assigna vn departement separé des François, dans l'isle d'Orleans, à la veuë de Quebec, enuiron deux

lieuës au dessous. Il fallut les nourrir, hommes, & enfans, les deux premieres années, il fallut leur bastir vne Eglise, & vn reduit pour les tenir en asseurance, contre les incursions des Iroquois, dont la crainte les suiuoit par tout: il a fallu leur fournir des chaudieres, & des haches, & méme dequoi se couurir à la plus grande part des familles. Nous auons esté obligez de continuer cette depense, pour quantité de pauures, de malades, & de personnes inualides: en vn mot, nous leur seruons de Peres, de Meres & de tout.

Les frais vont à l'excez pour le nombre de cinq à six cens personnes, mais la Charité des saintes ames qui ont voulu contribuer à ce grand entretien, est encore plus excessiue. Leur modestie retient

ma plume, & ne me permet pas de les nommer; ils se contentent que leur nom soit escrit dans le liure de vie, & sans doute qu'il sera immortel.

La deuotion, & la foy regnent dans ce petit reduit, outre les prieres qu'vn chacun fait en particulier, soir & matin dans sa cabane, ils assistent aux Prieres publiques qui se font en l'Eglise, à peine distingue-t'on les iours ouurables, des Dimanches & des Festes, sinon par la frequence des Communions, que l'on fait en ceux-cy, & par le Chapelet, que l'on vient reciter sur iour, qu'ils disent hautement à deux chœurs, en la place des Vespres.

L'ordre de venir aux Prieres, est distingué par trois diuers sons de Cloche. Le premier appelle ceux

de la Congregation, l'élite des Chreſtiens. Le ſecond coup eſt pour les autres. Le troiſieſme, pour les enfans, au deſſous de quatorze à quinze ans; qui ſe diuiſent en deux bandes, les garçons d'vn coſté, & les filles d'vn autre. Leur modeſtie, & leur deuotion feroit rougir beaucoup de François.

Sortant de la Chapelle, les enfans entrent en noſtre cour, diuiſez derechef en deux bandes, on leur fait vn petit Catechiſme. Ceux qui reſpondent bien, gagnent quelque choſe pour leur deſieuner. Si quelque enfant auoit commis quelque immodeſtie durant les Prieres, tant luy, que ſes compagnons, ſont priuez ce iour là, des faueurs ordinaires. Le meſme arriue aux filles, quand quelqu'vne d'elles manque à ſon

deuoir dans la Chapelle. Cela les retient puiſſamment, leurs compagnons ou leurs compagnes leur en faiſans reproche, qui leur tient lieu d'vne tres-grande punition.

La beauté de leur voix eſt rare par excellence, particulierement des filles. On leur a composé des Cantiques Hurons, ſur l'air des Hymnes de l'Egliſe, elles les chantent à rauir. C'eſt vne ſainte conſolation, qui n'a rien de la barbarie, que d'entendre les champs & les bois reſonner ſi melodieuſement des loüanges de Dieu, au milieu d'vn pays, qu'il n'y a pas long-temps qu'on appelloit barbare.

Autresfois c'eſtoit vne ſuperſtition, qui nous a bien donné de la peine à combatre, de chanter

aupres des malades, inuoquant les demons de la maladie, pour appaiser leur mal. Maintenant cette coustume s'est tournée en vraye deuotion. On fait venir les filles musiciennes, dans la cabane des malades, pour y chanter les loüanges de Dieu.

Vne d'entre elles estant aux abois de la mort, poussoit si doucement ces hymnes, d'vn visage si plein de ioye, que celuy de nos Peres qui luy vit rendre l'ame, quasi en mesme tẽps qu'elle acheuoit les sacrez nõs de Iesus, & de Marie, ne doute point qu'ils ne fussent en son cœur, & qu'ils ne le remplissent maintenant des douceurs de l'Eternité. C'estoit vne maladie, & longue & douloureuse, qu'elle souffroit d'vn courage digne d'vn vray Chrestien, sans se plaindre, sans

demander la guerison; mais disant cent & cent fois le iour: Iesus voit bien ce qui m'est bon, Iesus m'aime, & il sçait bien que ie le veux aimer. Il voit que ie souffre beaucoup, ie veux souffrir, puis qu'il le veut. Iesus seul est le grand maistre de nos vies, il doit luy seul estre obeï.

Leurs songes estoient autresfois le Dieu de leur cœur, maintenant Dieu est dans leurs songes: car la plus part n'en ont point d'autres, sinon de Dieu & du Paradis, & de l'Enfer, & des Anges, qui les inuitent en songe, à venir à eux dans le ciel.

Vn ieune homme malade à l'extremité, vit approcher aupres de soy (il ne sçait si c'est en songe, ou non:) vn enfant d'vne rare beauté, qui le regardant d'vn

œil d'amour, & luy inſpirant dans le cœur des ſentimens de deuotiõ, plus doux qu'il n'auoit iamais reſſenty, forma ſur luy le ſigne de la Croix, & luy rendit à l'heure meſme vne ſanté parfaite. Il iugea lors, & il le croit encore, que ce ſoit ſon Ange gardien. Nous n'en ſcauons pas dauantage: mais nous ſçauons bien que les Anges ne trouuent point de difference, entre les Ames des Sauuages, & les noſtres.

La mort d'vne pechereſſe conuertie dans la maladie me paroiſt encore plus aimable, que ne fut cette guериſon. Cette femme eſtant tombée malade, fut incontinent aduertie par vne ſienne ſœur, excellente Chreſtienne, de ſe preparer à la mort, par vne bonne confeſſion, & dire au plus fort

de

de son mal, Iesus ayez pitié de moy ie souffre, puisque vous le voulez: mon peché l'a bien merité. La malade obeït, Dieu luy ayant touché le cœur, en ce mesme moment elle enuoye querir vn de nos Peres, luy descouure tous ses pechez auec douleur, & repete sans lassitude cent & cent fois, auec plaisir, la petite priere que l'on luy auoit enseignee. Chaque fois qu'elle voit le Pere, mes pechez, luy dit-elle, sont tousiours deuant moy, ie ne puis assez les pleurer Dieu me les a t'il pardonnés? enfin la huitaine acheuée; Mon cœur, dit-elle au Pere, est maintenant en Paix, i'espere en la bonté de Iesus, qu'il me fera misericorde; il m'a pardonné mes pechez & ie verray bien-tost, ma petite Vrsule dans le ciel. Dez le

iour mesme, elle rendit son ame à Dieu, auec des ioyes qui ne sont pas conceuables, sinon à vn cœur vrayement remply des esperances du Paradis.

Cette petite Vrsule estoit vne sienne fille d'enuiron neuf ans, qui estoit morte fort peu auparauant, prononçant iusqu'au dernier souspir, Iesus ayez pitié de moy.

Chapitre X.

De la premiere Congregation de Nostre Dame parmy les Sauuages.

CE qui a le plus aidé à metre l'esprit de ferueur dans cette Colonie Huronne, c'est la Deuotion qu'ils ont pris cette derniere année, pour honorer la Vierge.

Nos Peres, qui en ont le ſoin, pour les y animer dauantage, ont fait vne Congregation, où ils n'admettent que ceux, & celles, qui ſont d'vne vie exemplaire, & qui par leur vertu ſe rendent dignes de cette grace.

Du commencement cette Congregation n'eſtoit que de dix, & douze perſonnes; qui rallumerent leur ferueur, ſe voyans choiſys par preferance aux autres, & obligez de remplir la dignité de ce beau nom, SERVITEVR DE LA VIERGE.

La plus part s'en voyans exclus, taſchent de s'en rendre dignes: ils demandent humblement à nos Peres, ce qu'on trouue à redire en eux, qu'ils ſont preſts de s'en corriger, qu'ils veulent eſtre enfans de Marie, ou mourir en la peine,

On leur dit à chacun leurs defauts, à l'vn, qu'il est negligent aux prieres publiques; à l'autre qu'il n'a pas assez de soin de mettre en sa famille, l'esprit de Dieu; à vne femme, qu'elle est trop prompte à la colere: a vn autre, qu'elle est medisante, & que par ses rapports elle met souuent la diuision dans les familles. Le bon est, que la pluspart, en peu de temps, changent tellement de vie, que nos Peres sont obligez de mois en mois, d'en receuoir vn grand nombre, qui le meritent. Ils y entrent auec des ioyes inconceuables, dans l'esperance qu'ils conçoiuent, qu'estre digne enfant de la Vierge, c'est estre comme asseuré de son salut.

Les Dimanches & les festes, ils s'assemblent dez le point du iour.

Au lieu de l'office de la ſainte Vierge, qu'ils ne peuuent pas reciter, ils diſét leur chapelet à deux chœurs, les hommes d'vn coſté, & les femmes de l'autre, qui ſont en plus grand nombre, & ie puis dire en verité que parmy les ſauuages, auſſi bien qu'au reſte du monde, c'eſt le ſexe deuot. Leur aſſemblee eſt d'enuiron vne heure; car à la fin de chaque dixaine du chapellet, ils font vne pauſe en ſilence, où le Pere leur dit vn mot d'exhortation: & ſouuent le prefect de la Congregation, qu'ils ont choiſi euxmeſmes, & bien choiſy: car en effet, c'eſt vn Chreſtien d'vne rare vertu, & remply d'vn ſaint zele. Apres la premiere dixaine, il les exhorte a prier auec attention, & ſe reſouuenir que la Sainte Vierge les voit. En ſuite d'vne autre di-

xaine, il leur dit que le vray culte de la Vierge, c'est d'auoir le peché en horreur, & qu'il faut que ce soit par là, qu'on reconnoisse les enfans de Marie. Vne autre fois il leur dit, que ce qui console la Vierge, c'est lors qu'elle voit qu'estans sortis de la chapelle, ils ne s'oublient pas d'elle, & que sans cesse, ils luy disent du profond du cœur, saincte Vierge ie veux vous seruir, en suitte d'vne autre dixaine: Mes freres, leur dit il, quand nous sommes tentez, c'est alors que vrayement la saincte Vierge voit ceux qui ont du respect & de l'amour pour elle. Disons luy dans la tentation, Sainte Vierge c'est vostre Fils Iesus que i'aime, plus que ce plaisir qui me tente. Si la tentation continuë, continuons à luy dire le mesme: quiconque ai-

me Iesus, n'aime pas le peché.

Cette premiere assemblée du matin, n'est qu'vne disposition pour la messe, qui se dit sur le haut du iour, où plusieurs Communient, auec des tendresses, qui nous font voir que Iesus est le Dieu des sauuages, aussi bien que le nostre. Le Gloria in excelsis, le Credo, le Pater, tout se chante par nos musiciens & musiciennes innocens, en langue Huronne, sur le mesme chant de l'Eglise, non pas qu'ils chantent la messe : mais ils chantent pendant la messe, ces hymnes & ces saintes prieres.

Sur le midy, ils se rassemblent pour le sermon, & pour le chapelet qui se dit encor à deux chœurs, comme le matin, meslant à la fin de chaque dixaine, le chant des hymnes de l'Eglise, où ces bons sau-

uages reçoiuent, & donnent beaucoup de deuotion.

Le ſoir, proche de la nuit, on s'aſſemble pour vn ſalut: où ſe chantent les Litanies de Ieſus, ou celles de la Vierge, & quelques motets Hurons, en l'honneur du ſaint ſacrement.

L'ambition des Congreganiſtes, c'eſt d'eſtre irreprochables en leurs mœurs, & c'eſt en quoy Dieu les benit. Les ieunes filles & femmes, ſont quaſi à couuert de la tentation, dez qu'elles ont pû obtenir d'eſtre de la Congregation: Elle eſt fille de Marie, dira-t'on à vn debauché, c'eſt à dire, qu'il n'a rien à eſperer de ce coſté là. Ie ſuis fille de la ſainte Vierge, diſent-elles pour toute reſponſe, à quiconque a le front de leur porter vne mauuaiſe parole.

En effet, c'eſt vne choſe rauiſſante de voir la tendreſſe, & la pureté de leur conſcience, dans la liberté qu'elles auroient de pecher, ſi la crainte de Dieu n'eſtoit plus forte dans leur cœur, que ne peut eſtre vne couſtume inueterée en vn païs depuis quatre mille ans, qui leur permettoit en cela, tout ce que le plaiſir agrée.

Le pardon des iniures, eſt vne marque des plus certaines de l'amour de Dieu en vn cœur. Vne mere voyant ſon fils vnique, battu auec outrage, & bleſſé grieuement par vne femme, que la paſſion auoit emporté dans l'excez: quoy que le ſang dont cét enfant eſtoit couuert, l'emeuſt à la vengeance, qui luy eſtoit faite, va trouuer en pleurant le Pere qui gouuerne ſa conſcience. Ie te prie, luy dit-elle, viens auec moy dans

la chapelle de Marie: mon cœur voudroit eſtre meſchant ; mais tu nous apprends que la Vierge n'aime que la douceur; tu nous as dit qu'elle a veu crucifier ſon fils, qu'elle a pleuré dans ſes douleurs; mais que ſes larmes parloient à Dieu, auſſi bien que ſon cœur, & qu'en meſme temps elle pardonnoit à ſes ennemis. Ie pleure l'outrage fait à mon fils ; mais ie veux que mes larmes ſoient ſemblables à celles de Marie, ie pardonne de tout mon cœur à celle qui m'a offenſé.

Sortans de la chapelle, ils font rencontre de la tante de l'enfant bleſſé, qui au bruit de ce qui eſtoit arriué en la perſonne de ſon nepueu, auoit eſté auec eſcorte pour ſe vanger de cette iniure ; Vne bonne Chreſtienne la voyant dedans l'emotion; hé quoy, ma ſœur,

luy dit-elle, tu t'oublies donc que tu es fille de la Vierge, & que la vangeance d'vn bon Chreſtien, c'eſt de pardonner les iniures? Va t'en trouuer le Pere, & qu'il te gueriſſe l'eſprit. Cette tante venoit pour trouuer cette gueriſon : mais elle eſtoit deſia guerie, puis qu'elle le vouloit eſtre. C'eſt la ſainte Vierge qui fait dans les ames ces changemens, qui ne ſont point des ouurages de la nature.

Vne autre Mere voyant mourir vne fille qu'elle aimoit tendrement, ſainte Vierge, luy diſoit-elle, i'eſtois inconſolable par le paſſé, quand quelqu'vn de mes proches mouroit ; mais depuis que ie ſuis voſtre fille, & que ie ſçais que pour vous agreer, il faut vouloir ce que Dieu veut, ie ſuis contente de voir mourrir mon cher enfant,

ie n'ay plns besoin d'autre consolation, sinon que vous estes ma mere, & que ie seray vostre fille, pourueu que ie dise à Iesus que ie trouue bon ce qu'il fait.

La grace, que demandent sur toutes autres choses, ces bons Congreganistes, c'est celle d'vne heureuse mort, & c'est celle que la sainte Vierge leur a donné iusques à maintenant, plusieurs estans morts cette année.

La premiere fut vne ieune femme d'enuiron trente ans: Se voyāt accueillie d'vne pleuresie qui courroit, elle va dans la Chappelle de Notre-Dame, elle s'y confesse auec tant de larmes, & de sanglots que le Pere qui l'entendoit en confession, m'a asseuré, n'auoir iamais esté si touché en sa vie, qu'il le fut cette fois la. Elle entend vne Mes-

ſe entiere à deux genoux, nonobſtant l'excez de ſa douleur. Ie n'en puis plus, dit-elle en ſortant; mais puis qu'il faut mourir, ie veux mourir en honorant la Vierge. Sus iour, vn de nos Peres la va voir, il la trouua diſant ſon chappelet: Ma ſœur luy dit le Pere, contente toy de parler en ton cœur à Dieu, & de luy dire qu'il ayt pitié de toy. Ouy bien, dit elle, ie le diray ſans ceſſe, car ie ne puis ſonger qu'à luy. En effet elle auoit touſiours cette courte priere au cœur, & ſouuent en la bouche; mais lors que la vehemence du mal relaſchoit quelque peu, elle reprenoit ſon chapelet & diſoit que cette priere luy ſembloit plus douce, & plus aimable que toutes les autres.

Durant tout le cours de ſa mala-

die, iamais elle ne nous demanda aucun ſoulagement pour ſon corps; toutes ſes penſées n'eſtoiēt que pour ſon ame: elle ne vouloit, & ne pouuoit quaſi entendre parler d'autre diſcours. Quand meſme nous l'intrerogiōs de ſon mal: Mon frere, diſoit elle, ne te mets pas en peine de ce corps languiſſant qui doit pourir; mais parle moy de Dieu, car cela ſeul eſt cequi me conſole; Au moindre mot qu'on luy peuſt ſuggerer de quelque courte priere, elle l'amplifioit d'elle meſme & nous rauiſſoit des ſentimens de Pieté qu'elle monſtroit.

Au meſme temps que celle-cy eſtoit malade, ſa Mere, vne ancienne Chreſtienne, l'eſtoit auſſi, couchée vis à vis d'elle, qui mourut fort peu de iours apres. Cette

pauure fille mourante encourageoit ſa mere, à ſupporter auec amour les douleurs de la maladie, & à attendre auec ioye les moments de la mort. La mere nous aſſeura que nuit & iour cette bonne fille ne ceſſoit de prier Dieu, & qu'vne fois entreautres, apres auoir ſouuent reïteré cette priere, Ieſus ayez pitié de moy, menez moy dans le ciel à l'heure de ma mort; qu'elle s'eſtoit eſcriée, Voila Ieſus qui vient ayant pitié de moy. O que vous eſtes beau, mon bon Ieſus, ie vous rẽd graces, vous aurez dõc pitié de moy: menés moy dõc au ciel, puis que ie vais mourir.

Vn de nos Peres ſuruenant la deſſus, & la voyant proche de la mort, luy mit ſon Crucifix en main, luy ſuggerant quelques courtes prieres, mais cette heureuſe agoniſan-

te, ne ſe contentant pas de ſi peu, continua d'elle-meſme à apoſtropher Ieſus crucifié, auec des ſentimẽs ſi affectueux qu'elle tira des larmes des yeux de ce bon pere qui l'aſſiſtoit. C'eſt donc, ô bon Ieſus, luy diſoit-elle, pour vne pauure gueuſe, comme moy, que vous, le maiſtre de nos vies, auez ſouffert d'eſtre crucifié en la façon que ie vous voy! Ce ſont mes pechez, ô Ieſus, qui vous ont dechiré tout le corps! O malheureux peché! ô malheureuſe pechereſſe! maudits pechez qui auez fait des playes ſi cruelles aux pieds, & aux mains de Ieſus. Pourquoy vous ay-ie iamais donné entrée dedans mon cœur? O Ieſus mort, pour mes pechez! que ne meurs-ie de douleur, de vous auoir ſi ſouuent offenſé.

Sa deuotion luy donne du cou-

rage,

ragé, elle reprend ſes forces, elle ſe leue ſur ſon ſeant, pour l'adorer auec plus de reſpect, puis ſe recouche ſur ſa pauure eſcorce. A peine le Pere eſtoit ſorty à quatre pas de la cabane, ne la croyant pas ſi proche encore de la mort qu'elle expira. Voila ſans doute vne mort precieuſe aux yeux de Dieu. Ce ſont là les premices des fruits qu'a produit pour le ciel, la Congregation de la Vierge. Cette femme ſe nommoit Magdelene Andorons.

Le ſecond de ceux que Dieu à appellé à ſoy, eſt vn ieune-homme d'enuiron 36. ans, nommé Armand, qui depuis 17. ans, ne s'eſtoit iamais dementy des promeſſes de ſon bapteſme; mais depuis l'établiſſement de la Cõgregation, il auoit redoublé ſes ferueurs. tous les iours il entendoit deux Meſſes,

quelque rigueur du froid qu'il fist au plus fort de l'hyuer, il les entendoit les mains iointes, les deux genoux tous nuds en terre, dans vn respect de deuotion qui n'auoit rien de sauuage. Ses prieres finies, il alloit trauailler en son champ, soit pour abbatre la forest voisine, soit pour brusler les arbres, & rendre la terre labourable, qui est vn trauail tres penible. Le peu de repos qu'il prenoit de temps en temps, il l'employoit à dire son chapelet, souuent cinq & six en vn iour.

Estant tombé malade, il desira d'estre porté à l'hospital pour y estre assisté des saintes filles; (c'est ainsi que nos Hurons appellent les Religieuses) elles le reçoiuent auec amour, ces bonnes Meres ne sont que charité, non seulement

pour les malades, mais pour tous les ſauuages. Sa maladie ne ſembloit riẽ, & au bout de trois iours, il parloit de ſortir. Le lendemain matin, il ſent vn violent mal de teſte, il fait appeler vn de nos Peres de langue Hurõne, qui connoiſſoit ſon cœur, depuis long temps. Il faut, Mon frere, luy dit-il, que tu me diſpoſes à mourir. Confeſſe moy, car ie ſens bien que le temps en approche. Il ſe confeſſe auec loiſir, & auec des ſentimens de componction, au deſſus de ce que i'en puis dire. Oüy, mon frere, ie croy, diſoit-il. Ieſus qui voit mon cœur, void bien que ie ſuis faſché de ne l'auoir pas ſeruy fidelement. Il m'a fait bien des graces; mais celle-cy eſt la plus grande, que ie me voy mourir Chreſtien, ie ne regrette point la vie, & ne crains

point la mort, puisque Iesus aura pitié de moy. A peine auoit-il acheué, que la violence de son mal luy fait perdre le iugement; mais dans tous ses delires, il ne parle rien que de Dieu: en peu de temps il expira, ayant receu l'extreme-onction.

Sa veufue, nommé Felicité, lorsque i'escris cecy, est aux abois par vn effort d'amour de Dieu, ou du moins, par les efforts d'vne victoire digne d'vne ame vrayement Chrestiẽne. Il n'y a que deux iours qu'il est icy arriué vn canot, enuoyé expres des trois Riuieres pour l'inuiter d'aller voir vn sien frere vnique, naturalisé parmy les Iroquois, qui y sont abordez, ce frere souhaite de luy parler, & elle a tousiours eu pour luy vne tendre affection. Cette nouuelle dez son

abord la transporta de ioye, & luy fit prendre le dessein de faire ce voyage. Comme elle estoit sur le point de partir, & que le canot estoit desia mis à l'eau, nos Peres ont crainte que son frere ne l'emmene auec soy, dans le païs des Iroquois où il retourne; & que là son innocence, & son salut ne se trouue en danger. Mes freres, respond-elle, ne craignez point pour moy. Dieu me conseruera la foy, & en suitte l'innocence que ie luy ay promise, receuant le baptesme. Il est vray que mon frere a bien du pouuoir sur mon cœur; mais Iesus en a dauantage. Nos Peres luy remonstrent doucement le danger de succomber à vne tentation, qui paroist innocente, de suiure vn frere qu'elle a touiours aimé, & ils luy disent, que si vraye-

ment elle aime Dieu, elle luy doit offrir ces violents desirs, qu'elle a de le reuoir, & qu'il faut qu'en cela, elle se vainque soy-mesme, puis qu'il y va de son salut. Est-il vray, respond-elle, que pour aimer Iesus, il faille demeurer icy? La nature a beau dire, mõ cœur a beau le desirer, mes yeux ne verront point ce frere que i'ay tant souhaitté. La dessus ses yeux fõdent en larmes. Non, non, dit-elle, mon voyage ne se fera point, quoy que i'en deusse estre au mourir. Chose estrange l'effort de ce cõbat de la nature & de la grace est si puissant sur elle, qu'elle en tõbe en vne pamoison, qui la tient pres de vingt quatre heures, entierement priuée des sens, & en grand danger de mourir. Quoy qu'il en soit, c'est vne marque que les cœurs des sauua-

ges ne sont pas insensibles aux mouuemens de Dieu, & que la foy les eleue aussi bien que nous, au dessus des sentimens de la nature.

Pour finir ce chapitre, qui n'auroit point de fin, si ie raportois la centiesme partie de ce que Dieu fait dans leurs cœurs, Ie diray que ces bons Congreganistes, ont pris vne sainte pratique tous les Dimanches, de faire vn petit present à la Vierge, chacun d'autant de grains de Porcelene, qu'ils ont dit sur la semaine de chapelets, le nombre va quelques fois iusq'uà sept & huit cens de ces grains, qui sont les perles du pais, leur deuotion les à porté à en faire quelques colliers, en espece de broderie, où meslant les grains de porcelene violette, auec les blancs, ils escriuent ce qu'ils desirent dire en

l'honneur de la Vierge.

Ils ont fait côme vn fisque public, composé de leur pauureté, ie veux dire de leurs petits presens, dont ils se seruent pour secourir les pauures, auec vne pieté toute aimable. Nous les aidons à l'augmentation de ce petit thresor, y ayant appliqué quelques aumosnes venuës de France, & entre autres, vne Charité de Messieurs de la Congregation de la maison professe à Paris.

Ces bons Hurons Congreganistes, s'estans assemblez depuis peu, pour leur en faire vn remerciment à leur mode, leur ont destiné vn collier, où sont escrits ces mots, en porcelene noire, sur vn fond de porcelene blanche. *Aue Maria gratia plena,* & ils m'ont prié d'accompagner ce present de leur de-

uotion, d'vne letre que i'ay escrite en leur nom, sur de l'escorce de bouleau, qui tient lieu de papier, dont voicy la teneur.

Aȣataken te etsinnonron kȣannionkatoen aȣat

ENnnhiek ȣrochen ara atiaȣ endeontera aaȣenhon aiaȣachienda en Marie Iesȣs hondȣen rohaone staaȣaroni aaenhaon ondechaȣeti ondikiokȣi chiach otiokȣato eti dia enk aondioura on Ato en Iesȣs hechiena Skendiunra toχa stan onëk te rehonnrak ȣario ierhe a echiendaen; onχiatendotondi a aȣen kȣario hatindωre daathatori hȣannene (ïsa restir) da ak onachiendaenk te andakȣateri ïsa echien Skȣahenton endi echien eetsiennonteen Iesȣs hondȣen

te a o annra d'eesaet, onde skȣan-
di onrantrahȣi stan te skȣannon-
kona θora onne io ennhaæ ontas-
kouentenrihatie ate o, ennhae
stan iesta esχȣannontenk onde ati
onȣatres ti onȣahachen ionȣen
stan in a iaχinnont de ȣarie aeodta-
ȣen, chia aoȣenhaon stante hotie-
feȣas, isondakiȣannen, nien aa-
konannonhȣe IESȣS hondȣen,
aiaχicharon 9o on nonkȣarota on-
de hasten. ahiatonkȣi doki Aron-
hia, eronno n te onnonronkȣani-
onti ȣario 9o 9o ionnonkȣarotahe
daeoeharonniati ti arensae nonȣa-
renso trahȣi trudi stontaaataton.
Tsieharaenχȣas asken ȣarie stihon
χondeesachien daentakȣa de ȣen-
dar ersiaskannhadesa aȣerheθusen
te aȣachiendaenk ti onachienda-
ouk : aeri te onȣandiontȣarie
aionȣa hetsaronhons d'IESȣS hena

asonȣandienrontraak diaȣachien-daen, isa de ersonȣesKȣen, ℘ ioti nonionhȣa onioneskȣandik onne skȣahȣichenion ti skȣachiendoek. Onȣe d'hoenχȣi haonesKȣandik onne aȣeti hondoiarisene hondi, onrachen d'ason te iatendȣesohie-docha. isa de skachiendaenk ȣarie daakaroëna ℘ ioti te sKȣaannia da at ondȣtsaȣastis ondorari de, aron-hiae eȣatehȣaten, endi te onȣan-diont ℘ ioti te on ȣa, annra doeha, onde ichien ochiensennik. Te ato en te skȣannonhȣs ȣarie hersihet-saron d'IESȣS a han doierisern era-ȣeti de ȣarie oenχȣi aioneskȣen. Taȣatrendaenhas de skȣarenserrak ȣarie orensa ȣen eetsiatrendaen-daenhas denȣanensotrakendi. kȣa-taχen onne i, en, a, enrhon onȣa en asei onne d'IESȣS hondȣen ℘io-ti de tsonhȣa skȣaenasti. On ȣan-

nonhȣe, din nendi aȣannonhȣe. Onne℘ i, arihȣetſi de Hechon ſaȣarchotrahȣindi ioſtȣen, ſehiaton, ȣade arati i℘chuen aȣaihenȣi te aȣan non dateri ahiaton.

Aȣataχen te etſinnonronk ȣannionck atoen aȣa Chiaχa Oachonk ȣarue harihȣa ſennik Louis Aϑaratȣ annen Chaole ſon deaſkon.

Et au dos eſt eſcrit,

A Meſſieurs de la Congregation de Noſtre Dame en la Maiſon Profeſſe de la Compagnie de IESVS.

A PARIS,

De la part des Chreſtiens Hurons de la Congregation de Sainte Marie,

En l'Iſle d'Orleans pres Quebec en la Nouuelle France.

MES FRERES nous vous honnorons ſans feintiſe. Ce n'eſt que depuis vn an, que noſtre eſprit s'eſt ouuert, & que nous auons pris les penſées d'honnorer Marie, la mere de Ieſus. Ce fut lors qu'ō nous dit; qu'il y auoit en tous les lieux du monde, des aſſemblées qui ſe formoient pour luy dire dans le fond de l'ame, oüy, Mere de Ieſus, tu vois mon cœur, & tu vois qu'il ne ment point, quand il te dit, Marie ie te veux honorer! On nous dit qu'à Paris, où vous eſtes honorez des hommes, il y a plaiſir de vous voir, que vous mettez tout voſtre honneur à honorer la Vierge. Vous nous auez deuancé, & nous voulons vous ſuiure. La mere de Ieſus qui regarde les pauures, vous a pouſſé à ne les pas

mépriſer. Depuis pluſieurs années vous nous auez enuoyé de riches preſens. Nous nous ſommes aſſemblez, & nous auons dit, qu'enuoyerons-nous à ces grands ſeruiteurs de la Vierge? Nous auons dit Ils n'ont en rien beſoin de nous, car ils ſont riches, mais ils aiment la mere de Ieſus, enuoyons leur vn collier de noſtre Porcelene, où eſt eſcrit le ſalut qu'vn Ange du Ciel apporta à la Vierge. Nous auõs dit autant de chapelets, en l'eſpace de deux lunes, qu'il y a de grains dans le collier, vn grain de porcele noire en vaut deux de blãche. Preſentez-luy ce collier, & dites luy que nous la voulons honorer. Nous voudrions bien l'honnorer autant que vous : mais nous n'auons pas tant d'eſprit que vous, pour ſeruir Dieu. Si la mere de Ieſus demande à ſon

fils, qu'il nous donne vrayement l'eſprit qu'il faut pour l'honnorer; c'eſt alors que nous l'honnorerons dauãtage. Vous en ſerez bien aiſe en la meſme façon que nous ſommes bien aiſes, que vous l'honnoriez mieux que nous. Vn laboureur eſt content, quand il voit tous les epys de ſon champ bien meurs. Cela l'atriſte, s'il en voit quelques-vns qui ne ſoient pas meurs, quand il faut les cueillir. Vous autres, qui honorez la Vierge de tout voſtre cœur, elle vous regarde comme des epys de ſon champ meurs pour le ciel. Nous autres qui n'auons pas encore d'eſprit, & qui ne faiſons que commencer a ſeruir la Vierge, elle nous regarde comme les eſpys qui ne ſont pas encore meurs. Cela l'atriſte. Puiſque vous l'aimez, demandez à Ieſus que

tout le champ de la Vierge soit meur comme il faut, pour le ciel, afin qu'elle soit contente. Priez pour nous quand vous direz vos chapelets, nous prierós pour vous, disans les nostres. Nous sommes freres, puisque la mere de Iesus est nostre mere, aussi bien que la vostre. Elle nous aime, & nous voulons l'aimer. Voila ce que nous auons prié Echon de vous escrire, pour nous, car nous sçauons parler: mais nous ne sçauons pas escrire,

MES FRERES,

Iacques Oachonk } C'est le Prefect de la Congregation,

Louys Taieron,
Ioseph Sondouskon } Ce sont les deux Assistans.

Vous honorent & vous saluent sans feintise.

Offrande

Offrande d'vne escharpe de Pourcelaine faite par les Hurons à la Vierge Patronne de la Congregation de Messieurs de Paris.

TSendaon de Aronhiae esenda erati onnonhiasχȣi clesannontenk a atatoeti de ȣendat acharo nonde de charato eti, onnonkȣarota da at onȣenses onȣacharonniati Aronhia, eronn on aȣenda onȣ'ahiaχonkȣi onde te sannonronkȣannionti de k, Gaȣrier, eonkȣa andronnonȣacharonniati, aonhȣa, andoron doki, aȣendaonȣahiatonkȣi, ȣarie re stakȣateri son eskȣensken desachera enχȣindik. Ondeskin ataȣaatarirontak aronhiae de aȣenhe.

EXPLICATION.

REceuës, ô Dame du Ciel, ce present, que vous offre l'élite de vos Seruiteurs Hurons. C'est vn Colier plein de mystere. Il est composé de nos plus fines Perles. Il est animé, & enrichy de la Voix, & du Salut, que l'Ange Gabriel vous a fait autresfois. Nous n'auons rien de plus precieux en nos mains, ny rien de plus sainct dans nostre cœur pour vous estre presenté, & pour obtenir le Ciel par vostre moien.

CHAPITRE XI.

Remarques tirées de quelques lettres & de quelques memoires venus du païs.

ON escrit des trois Riuieres deux choses qui meritent de

tenir lieu dans ces Remarques.

La premiere est; Qu'vne troupde d'Iroquois aiant passé l'hyuer parmy les Algonquins, on n'a remarqué aucune mes-intelligence entre ces deux Nations, les plus superbes, & les plus opposées, qui soient dessous le Ciel. Iusques là, que les Iroquois ne donnoient iamais la vie à aucun Algonquin, quand ils le pouuoient attrapper, ou surprendre dans la chasse qu'ils faisoient aux hommes.

Or non senlement ils se sont bien accordés: mais les Algonquins ont esté si satisfaits de leurs hostes, qu'ils ont permis aux femmes veufues, & aux aux filles de leur Nation, epouser quelques Iroquois. Et vous diriés que Dieu n'a pas improuué ces alliances: Car ces Nouueaux mariés estants à la

chasse auec leurs femmes Chrestiennes, & ne trouuant ny gibier, ny venaison, ils leur dirent; Il y a desia quelques iours, que nous courons ces grandes forests, sans rien trouuer, que ne priés vous celuy qui a fait les animaux de nous en donner pour nostre nourriture, puisque vous le connoissés? Ces bonnes femmes se mettent en prieres: elles demandent à manger à Dieu; comme feroit vn Enfant à son Pere: Chose estrange! Quoy que ces Chasseurs, eussent battu tous les enuirons de leurs Cabanes, sans rien trouuer, ils ne laisserent pas des le lendemain de rencontrer & de tuer dans le mesme quartier, vn grand Eslan: ce qui les surprit, s'estonnant bien fort de l'oraison des Chrestiens, & de la bonté de leur Dieu.

La seconde chose est, qu'enfin Paul Tessouehat ce borgne tant fameux, autresfois Capitaine des Algonquins de l'Isle, qui a esté l'orateur de son siecle en ces contrées, & le mieux disant de son temps: Enfin, dy-ie, cet homme tout bouffy d'orgueil, est mort dans l'humilité Chrestienne: donnant sur la fin de sa vie, de grands arguments de son salut. Les Iugements de Dieu sont estonnans! Cette bonté infinie voulant sauuer cet homme autresfois si oposé à la Foy Chrestienne & à la grace, a cause de son faste, l'a disposé à l'humilité par vne maladie de deux ans.

Dans laquelle se voyant bas deuant Dieu, il disoit souuent au Pere qui auoit soin de son ame, quãd il l'alloit visiter: Tu me fais plaisir,

approche toy, & me dis ce qu'il faut faire pour bien mourir ; le t'écouteray volontiers. Le Pere luy parlant de la grandeur de Dieu, & de la temerité de ceux qui luy resistent par leurs offenses: ce pauure homme touché iusques au fond du cœur, s'écrioit, Approche approche mon Pere, que ie te decouure toutes les plaies de mon ame, & toutes les malices de mon cœur. Prie celuy qui a tout fait, qu'il detourne de mon chemin tous mes pechez: afin qu'en mourant ie n'en rencontre pas vn seul. De fois à autres il prenoit son Crucifix & le baisoit auec tendresse: c'est en toy seul, luy disoit il, en qui i'ay mis ma confiãce, Puis que tu és mort, c'est la raison que ie meure; & puis que tu es mort pour mes pechés, fais moy misericorde. ouure moy la

porte de ta maiſon : Ie hay cette meſchante carcaſſe, ie la quitteray quand tu voudras. En effet il ſe detacha entierement des ſoins de ſon corps, qu'il auoit tant aimé; ne ſe ſouciant plus des petits ſoulagemẽs qu'on donne aux malades ; notamment depuis ie ne ſçay quelle veuë qu'il eut dans ſon ſommeil. Il ſe trouua au pied d'vne haute montagne, dont le ſommet ſe deroboit de ſes yeux. Il entendit vne voix qui luy dit à pluſieurs repriſes, monte cette montagne, c'eſt le chemin que tu dois tenir. Ie me trouuay à cette voix, diſoit il, ſaiſy d'vne grande fraieur ; mes forces ne me permettans pas de grimper ſur vn mont qui me paroiſſoit plein de precipices. Comme i'eſtois dans cet abbatement, i'apperçeu vne grande eſchelle, &

vnPere à mō costé, qui me prenant par la main, me fit monter sans beaucoup de peine. Cette veuë le cōsola fort, & luy donna vne grande esperance d'entrer au Ciel par Iesus Ch. qui est cette Montagne.

On nous fait entendre que NOËL TECOUERIMAT, Capitaine des Chrestiens de sainct Ioseph, à Sillery, soustient cette nouuelle Eglise par son exemple, & par son courage: faisant teste à vne trouppe d'Algonquins peu affectionnés à la foy, qui se sont venus ietter en son distric, à la faueur de la Paix. Ils ont taché de le separer d'auec nous, par presens, par caresses, & par quelques paroles trop hardies, l'attaquant dans vne conioncture tres fauorable (à ce qu'ils croioiēt) pour faire reussir leur dessein. Ce grand homme de bien aiant per-

du quantité de beaux enfans, Enfin Dieu luy a rauy son petit Beniamain, celuy qu'il aimoit auec plus de tẽdresse. Les Ennemis de la foy, & de la verité le croiant ébranlé, l'assaillirent dans son affliction: Mais ils trouuerent vne teste de fer, vn cœur d'or & vne bouche qui iettoit des foudres, quoy qu'elle ne fust rẽplie que de miel. Les aiant assembles, il leur dit. Mes freres, ie fay plus d'estat de la Foy, que de toutes les choses de la terre. Ie mourray dans la creance des veritez que i'ay embrassées: L'affliction n'abat point mon cœur: La douceur ne le sçauroit charmer: Et les menaces ne l'ebranleront iamais. Il importe peu que vous nous mesprisiés & que vous, nous teniés pour des gens qui n'ont point d'esprit: nous autres

qui croions, & qui prions, & qui voulons obeir à celuy qui a tout fait. Quand ie serois seul, & quand tous ceux qui croient m'auroient abbandonné, ie ne quitterois iamais la priere. Si vous voulés vous ranger du party de Dieu, ie suis à vous: sinon sçachés que tous ceux qui ont le cœur tortu, & la bouche de trauers, tous ceux qui ont deux femmes: tous ceux qui se seruent encor de leurs tambours, & de leurs superstitions, n'enteront iamais daus le Reduit des Chrestiens, si ie suis escouté. Il a tenu sa parole; car si quelqu'vn de ces libertins, s'est venu presenter deuant Sillery, il l'a contrainct de cabaner hors l'enceinte, qu'on a fait dresser pour les enfãs de Dieu.

Vne lettre venue de Sillery, dit qu'on decouure tous les iours, de

nouuelles Nations de la langue Algonquine. I'espere de voir dans quelque-temps, dit vn Pere, les terres, ou plustost les bois, qui sont sur les bords de la mer du costé du Nord, où il y a des bourgades de Sauuages, qui parlent comme nos Montagnets, que nous entendõs. Ces peuples n'ont encor iamais veu aucun European. Ils se seruent encor de haches de pierres: ils font boüillir leur viande dans de longs plats d'escorce, qui leur seruent de chaudiere, comme faisoient autres fois nos Sauuages. Ils n'ont aucuns ferremens; tous leurs outils sont d'os, ou de bois, ou de pierres.

Vn autre dit que dans des Isles du Lac des gens de mer, que quelques-vns appellent mal à propos les Puants, il y a quantité de peu-

ples dont la langue a grand rapport auec l'Algonquine : Qu'il n'y a que neuf iours de chemin depuis ce grand Lac iusques à la mer, qui ſepare l'Amerique de la Chine : Et que s'il ſe trouuoit vne perſonne, qui vouluſt enuoyer trente François en ce païs-là, non ſeulement on gagneroit beaucoup d'ames à Dieu ; mais on retireroit encor vn profit qui ſurpaſſeroit les deſpenſes qu'on feroit pour l'entretien des François qu'on y enuoyeroit, pource que les meilleures pelleteries viennent plus abondamment de ces quartiers-là. Le temps nous découurira ce que nous ne ſçauons encor que par le rapport de quelques Sauuages, qui nous aſſeurent auoir veu de leurs yeux ce qu'ils expriment de leur bouche.

La Reyne ayant de la tendreſ-ſe pour la conuerſion des Sauuages, & de l'affection pour l'eſtabliſſement de la Colonie Françoiſe en ce nouueau monde, y enuoya ce Prin-temps dernier quelque nombre de filles fort honneſtes, tirées de maiſons d'honneur. On n'en reçoit point d'autres dans cette nouuelle peuplade. Ie ſçay d'aſſeurance, que dix-huict ans ſe ſont écoulez, ſans que le Maiſtre des hautes œuures qui eſtoit en ce pays-là, ait fait aucun acte de ſon meſtier, ſinon ſur deux vilaines que l'on bannit apres auoir eſté publiquemēt fuſtigées. Tant que ceux qui tiennent le timon, deffendront aux Vaiſſeaux d'amener de ces marchandiſes de contre-bande; tant qu'ils s'opposeront au vice, & qu'ils feront

regner la Vertu, cette Colonie fleurira, & ſera benite de la main du Tres-haut.

Mais pour retourner à ces bonnes Filles, Dieu leur a fait la grace apres mille dangers, & mille bourraſques, d'arriuer à bon port auec vne braue & genereuſe Amazone, que Dieu leur auoit donnée pour guide : C'eſt la Mere Renée de la Natiuité, Religieuſe Hoſpitaliere de la Maiſon des Filles de la Miſericorde de Quimper en Bretagne. Cette braue fille a eu quaſi autãt de peine, pour ainſi dire, d'ẽtrer en ce païs de Croix, & de ſouffrance, que les Iſraelites en ont eu, pour entrer dans la terre de promiſſion ; mais enfin ſon courage, ſa fermeté, ſa perſeuerance luy ont obtenu le congé & la benediction de Monſeigneur ſon Eueſque, &

la permiſſion de ſa ſuperieure, & l'aggreement de ſa Communauté, pour aller donner ſecours à ſes ſœurs, qui exercent ſainctement la Charité enuers les malades François & Sauuages, en ce bout du monde. Les tempeſtes, & les dangers la reieterent deux fois dans le port, auec toute ſa trouppe. La maladie la teraſſa pour quelque tẽps: mais ſon cœur plus grand que le mal, plus fort que les dangers, la plus animé de l'amour de ſon Dieu, & de la charité du prochain, que les tempeſtes, du ſouffle des vents, iouit maintenant d'vn calme, & d'vne bonace, qu'elle ne peut exprimer, qu'en diſant qu'elle a trouué ſon paradis.

Changeons de propos, & deſcendons iuſques à Tadouſſac Les nouueaux Chreſtiens de cette contrée,

ont leur quartier d'hyuer, & leur quartier d'Esté. L'Hyuer, ils entrent dans leurs grandes Forests, pour faire la guere aux Ours, aux Elans, aux Caribous, aux Castors & à quelques autres animaux, qui font les mets de leurs tables. Le Pere Piere Bailloquet de nostre Compagnie, les a suiuis cet hyuer dans les bois. Le Capitaine de Tadoussac l'auoit demandé. On nous escrit qu'il la fort bien traité. c'est à dire qu'il luy a tousiours témoigné de l'amour, & de l'affection. Cette bienueillance est à la verité vne grande douceur: mais elle n'a pas empesché, que le Pere, n'ait eu la terre pour lict, & pour matelas, des escorces pour vn palais moins remply d'air que de fumée. Qu'il n'ait passé quelque mois sans pain, sans vin, sans

sel,

ſel, ſans autre ragouſt que l'appetit : qu'il n'appaiſoit aſſez ſouuent qu'auec du boucan : c'eſt à dire auec des Anguilles, ou auec de la chair ſeichées à la fumée, & dans les ordures de leurs cabanes. Cela bien aſſaiſonné d'vn grand deſir de ſouffrir pour Dieu : de la candeur & de la vertu des nouueaux Chreſtiens, ſouſtient parfaitement le corps & l'ame, d'vn Ouurier Euangelique.

L'hyuer tirant aux abois, pour donner la vie au Printemps : Tous nos Chaſſeurs ſe retirent auec tout leur bagage, ſur les riues du grand Fleuue, en l'Ance, ou au Port, que nous appellons Tadouſſac, c'eſt icy où il ſe fait vne confeſſion publique, ſans gehenne, ſans torture, & ſans exaction. On dit qu'il y a vn païs, ou le froid eſt ſi grand, que toutes les paroles s'y gelent, &

quand le printemps s'approche, ces paroles venant à se degeler, on entẽd quasi en vn momẽt, tout ce qui s'est dit pendant l'hyuer. Quoy qu'il en soit de cette fable, Il est vray, que tout ce qui s'est fait de mal pendant l'hyuer dans ces grands bois, se dit publiquement au Pere au mois d'Auril. Les premiers venus font tout haut la confession de ceux qui les suiuent, & cela, par vn zele qu'ils ont de la Iustice Chrétienne.

Cette année, vn ieune homme aiant commis quelque faute pendant l'hyuer, recognut en approchant du port de Tadoussac, qu'il ne luy manquoit plus que la douleur, & vne bonne penitence, pour son crime, remarquant au visage, & à la contenance du Pere, & des Anciens, que quelques vns auoient desia cõfessé pour luy son

peché, le regret qu'il en auoit, fit qu'il ne se troubla point. Il se desembarque, va trouuer les principaux Chrestiens, n'osant paroistre deuant le Pere : il leur temoigne sa douleur, & leur demande vn bon chatiment pour son crime Ces bonnes gens armés de zele, luy ordonnent de se tenir à la porte de l'Eglise les genous en terre, les mains iointes, & les épaules decouuertes, & en cette posture, demander pardon à tous ceux qui y entreroient, les suppliant de tirer vengeance sur luy, de l'offence qu'il a cõmise contre Dieu, & du scandale qu'il leur a donné. Aussi tost dit, aussi tost fait, Ce ieune homme bien ioieux, de n'estre point banny de l'assemblée des Chrestiens, fit gaiement ce que ces bons Neophytes luy auoiẽt ordonné, Dieu vueille que ce zele

continuë long temps, s'il ne le faut pas exiger, aussi ne faut il pas l'empescher.

Vn chrestien, qui s'estoit autrefois meslé de consulter le Demon, ou le Manitou, se trouuant dans les bois, fut viuement tenté de reprendre ce malheureux métier. Il fait dresser vn tabernacle à leur mode : il entre dedans, contre le gré, & contre la volonté de sa femme tres-bonne Chrestienne, laquelle voiant auec douleur cette meschante action de son mary, destache vn petit crucifix, qu'elle auoit à son chapelet, & le met sur ce Tabernacle. Chose estrange! cet homme au lieu de chanter, & de hurler comme ils font en consultant leur Manitou, demeura muet, & interdit, sans iamais pouuoir tirer aucune voix de son estomach. Ie vous laisse à penser s'il sor-

tit confus, & étonné de son tabernacle.

Vn capitaine nommé Iean Baptiste Ekhinechkaouat, étant malade à la mort dans les bois, sec & decharné comme vn schelet, se fit preparer vne medecine, cōposée de ie ne sçay quelle écorce, & de brins de sapin infusés dãs de l'eau tiede. Il prẽd en main cette medecine, & s'adressant à Dieu il luy dit. Toy en qui ie croy, & que i'honore. Tu as fait les écorces, & les fueilles, qui font les ingrediẽs de la medecine que ie vay prẽdre. Tu peux si tu veux me rendre la santé par cette medecine, rien ne t'est impossible. Rend la moy ie t'en prie: fais que ce breuage me soit salutaire. Ie le boy au nom du Pere, & du Fils, & du S. Esprit. Aussi tost, dit il, que ie l'eu auallé, ie senty qu'elle penetroit toutes les parties de mon corps, &

vne force secrette qui se couloit dans tous mes membres, & à mesme temps, il me sembla que ie voiois tout à l'entour de moy des Enfans plus beaux que les Anges, que vous peignés dans vos tableaux, lesquels me disoient ces parolles; Ne crains point, tu ne mourras pas. Prends courage, tu viuras. C'est ce que nous a rapporté ce bon Neophite homme bien sage & bien meur. Quoy qu'il en soit, son cœur fut rempli de douceur, & d'õction, son corps fut remis en santé, & son ame plainement fortifiée en la Foy, & en la creance qu'il a receuë des premiers.

Encor que ie passe sous silence, quantité de beaux exemples, que ie remarque dans les lettres, & dans les memoires qui nous ont esté enuoiés: Ie ne puis ometre vne action de charité faite par vne

Jeune femme Chreſtienne, appellée Antoinette Ouabiſtitecoué. Les Sauuages deuant le Bapteſme, n'aimoient pour l'ordinaire que leurs parens, & ſi quelque enfant ſe trouuoit deſtitué de ſes proches, ils l'aſſommoient par charité, diſant qu'apres auoir long-temps ſouffert, enfin il mouroit miſerable, n'aiant perſonne qui le ſoulageât. Deux pauures petits abandonnés de la ſorte ſous vne pauure eſcorce, eſtoient en danger de receuoir quelque coup de hache par vn païen, ſans ſe pouuoir quaſi plaindre; & le plus grand n'auoit qu'enuirõ onze ou douze-ans, & ſa ſœur n'en n'auoit que quartre: Celuy là auoit vn colier d'écroüelles fort horibles qui luy mangeoient toute la gorge, & la petite auoit vn flux de ſang qui la deſechoit iuſques aux os. Noſtre bõne Chreſtiẽ-

ne les ayãt veuz dãs la ſaleté,dãs les ordures,dans des maladies ſi vilaines & dans le dernier abandon, en prend vn ſoin comme s'ils euſſent eſté ſes propres enfans. Elle les nettoye, elle leur va ſouuent querir des branches de ſapin qui ſeruent de littiere aux Sauuages, elle leur donne à manger, elle leur fait du bois & attiſe leur feu, elle ſe leue pluſieurs fois la nuict pour aſſiſter la petite, elle leur va chercher toutes les douceurs qu'elle ſe peut imaginer, demandant vn peu de raiſin, ou vn peu de prunes aux François pour leur donner: Et elle faiſoit tout cela auec vne douceur, vne gaieté, vne conſtance, qui faiſoit bien cognoiſtre qu'elle eſtoit animée d'vn autre eſprit que l'eſprit des Sauuages.

Le Capitaine de Tadouſſac ra-

luy d'vn tel exemple, fit vne Harangue au milieu de la nuict à tous ſes gens, s'eſcriant à plaine teſte. Eſcoutez-moy, mes Freres, eſcoutez-moy, ne dormés pas, reueillez vous : Ie vous parle d'vne choſe d'importance. Ce ne ſont pas deux chiens que nous voions delaiſſés à la porte de nos cabanes. Ce ſont des hommes auſſi bien que nous. Ils ſont baptiſés auſſi bien que nous. Vous donnez à manger à vos chiens, vous les careſſez quelquesfois, vous les appellez, vous les menez auec vous, & maintenant que nous ſommes preſſez d'entrer dans les bois, quitterons-nous ces pauures enfans, qui ſont faits comme nous ? Dieu nous les donne en garde. Ayez en ſoin, ce ſont mes enfans, nous dit-il, il regarde ce que nous ferons. Il eſcoute

ce que nous dirõs, & enfin il nous traittera comme nous les traitterons. En ſuitte de cette Harangue, il commande à ſa femme de donner tout le ſoulagement qu'elle pourra à ces pauures petits, & quand ils leuerent le camp, luy meſme les embarqua dans ſa chaloupe & les conduiſit à Sillery ou à Sainct Ioſeph pour y eſtre aſſiſtez. Ceux qui cognoiſſent le genie des Sauuages, diront auec raiſon, que Dieu ſeul peut changer les pierres en des enfans d'Abraham.

Vne jeune fille voyant ſes parẽs dans les larmes, pource qu'elle ſouffroit beaucoup, & qu'elle approchoit biẽ fort de ſon treſpas, leur dit d'vn ton qui faiſoit paroiſtre plus de joye que de triſteſſe. Pourquoy pleurez-vous? Ne vous affligez pas, ie m'en vay au Ciel.

Le Pere m'a dit que ceux qui estoient baptisez, & qui obeïssoient à Dieu seroient bien heureux. Ne suis ie pas baptisée? Ne croy-ie pas en Dieu? Ne pleurez point, bien tost ie ne souffriray plus. Le Pere qui a soin de cette Mission entrant là dessus, elle luy dit, Mon Pere, ie me réjoüy quand ie te voy, ie ne crains point la mort, Ie n'ay rien de meschant dans mon cœur: I'ay tout dit; Tu as embelly mon Ame, elle ira au Ciel. Mourir dans ces sentimens, ce n'est pas mourir en Barbare.

Vn Pere qui a esté bien auant dans le fleuue du Sagné, nous mande, qu'il a fait rencontre au lac de sainct Iean, de deux Ieunes Sauuages Chrestiens, qui se doutant bien qu'ils trouueroient vn Confesseur en ce quartier là, auoient fait deux cens lieuës de

chemin, pour se-venir confesser, & communier, & pour emporter auec eux vn petit Calandrier, qui leur enseignast les festes de toute l'année, c'est de ceux la qu'il est vray de dire, que de *Longinquo venerunt*, qu'ils sont venus de loing, pour adorer IESVS-CHRIST.

Comme on acheuoit l'Impression du dernier Cahier de cette Relation, on nous a rendu vne Lettre, venuë de la Rochelle; qui porte, qu'vn Vaisseau, nouuellement arriué de Canadas, dit que les Iroquois d'en bas, que nous appellons les Anniehronons, ayans fait rencontre, sur le grand Fleuue de S. Laurens, d'vn canot, ou d'vn petit bateau, qui portoit le Peré Simon le Moine à Montreal, conduit par deux Iroquois Onnontaeronnons; ont tué l'vn de ses deux conducteurs, & ayant

massacré

maſſacré quelques Hurons & quelques Algonquins ſe ſont ſaiſis du Pere, & l'ont mis aux liens. Son autre guide ou conducteur voyant cette perfidie s'eſt écrié auec menaces, que ſes Compatriotes ſe reſſentiroient de cette trahiſon: qu'il ne ſe ſouçioit pas de la liberté qu'ils luy preſentoient, qu'il courroit la meſme fortune que le Pere: Et puis qu'ils l'auoient garotté, qu'ils l'enchainaſſent auec luy: que iamais il ne le quitteroit: s'il eſt captif, ie ſuis captif auec luy: ſi vous luy oſtés la vie, donnés moy la mort, diſoit-il, ſi vous me mettés en liberté, deliés-le. Ces déloyaux craignans les menaces de cét Iroquois des païs plus hauts, delïerent le Pere, & le rendirent à ſon Guide, qui le conduiſit à Montreal. Là deſſus le bruit eſt, ſelon que le rapporte ce Nauire,

que les Iroquois d'enhaut vont prendre les armes auec les François contre les Iroquois d'en bas. Quoy qu'il en ſoit de cette nouuelle, ie puis dire ce qui ſuit auec vne grande probabilité.

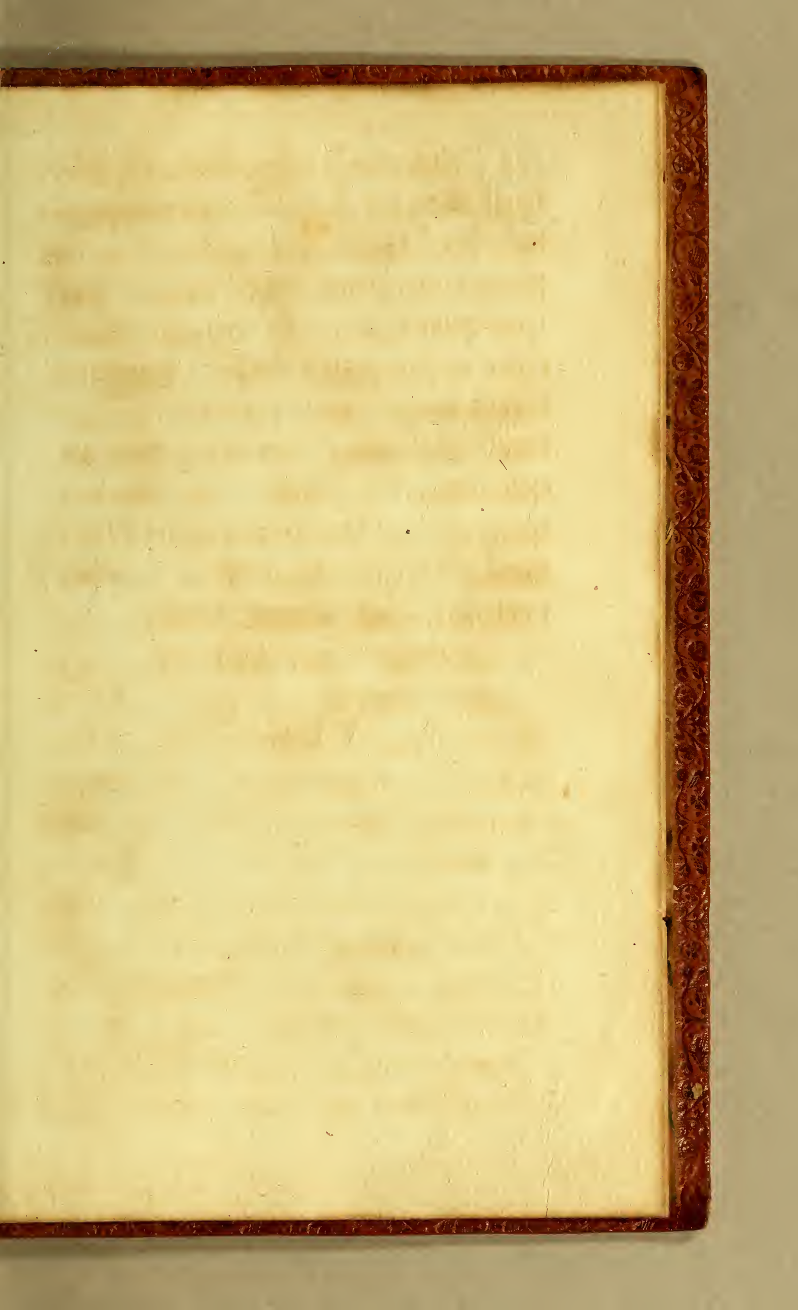
Premierement que les Iroquois d'en bas, qui ont eu de la ialouſie contre les Iroquois d'enhaut, au traité de paix qu'ils ont commancé les premiers auec les François: ne ſouffriront pas aiſement que ces nations ſuperieures viennent trafiquer auec nos François: pource qu'ils ne ſeroient plus contraintes de paſſer par leurs Bourgades. A quoy le chemin les oblige, quand ils vont porter leurs marchandiſes aux Hollandois.

Secondement, Ie ſçay fort bien qu'il eſt plus facile aux Iroquois d'en haut, de deſcendre au quartier des François, que d'aller cher-

cher les Hollandois. Leur Lac & noſtre grand Fleuue les peuuent doucement apporter, & toutes leurs marchandiſes iuſques aux magazins des François : mais quand il faut prendre leur route du coſté des Hollandois ils ſouffrent deux grandes incommoditez. La premiere eſt, qu'ils ſont contraints de faire la plus grande partie du chemin par terre, & à pied, & d'eſtre eux meſmes les mulets qui portent leur bagage, & leur marchandiſe. La ſeconde vient de l'inſolence des Anniehronons, qui eſtans comme les Maiſtres de ce trafic, ne traittent pas touſiours ciuilement les Iroquois d'en-haut. Peut-eſtre que ces commoditez & ces incommoditez induiront les Onontaeronons, & les autres Sauuages des païs Superieurs, de rompre plu-

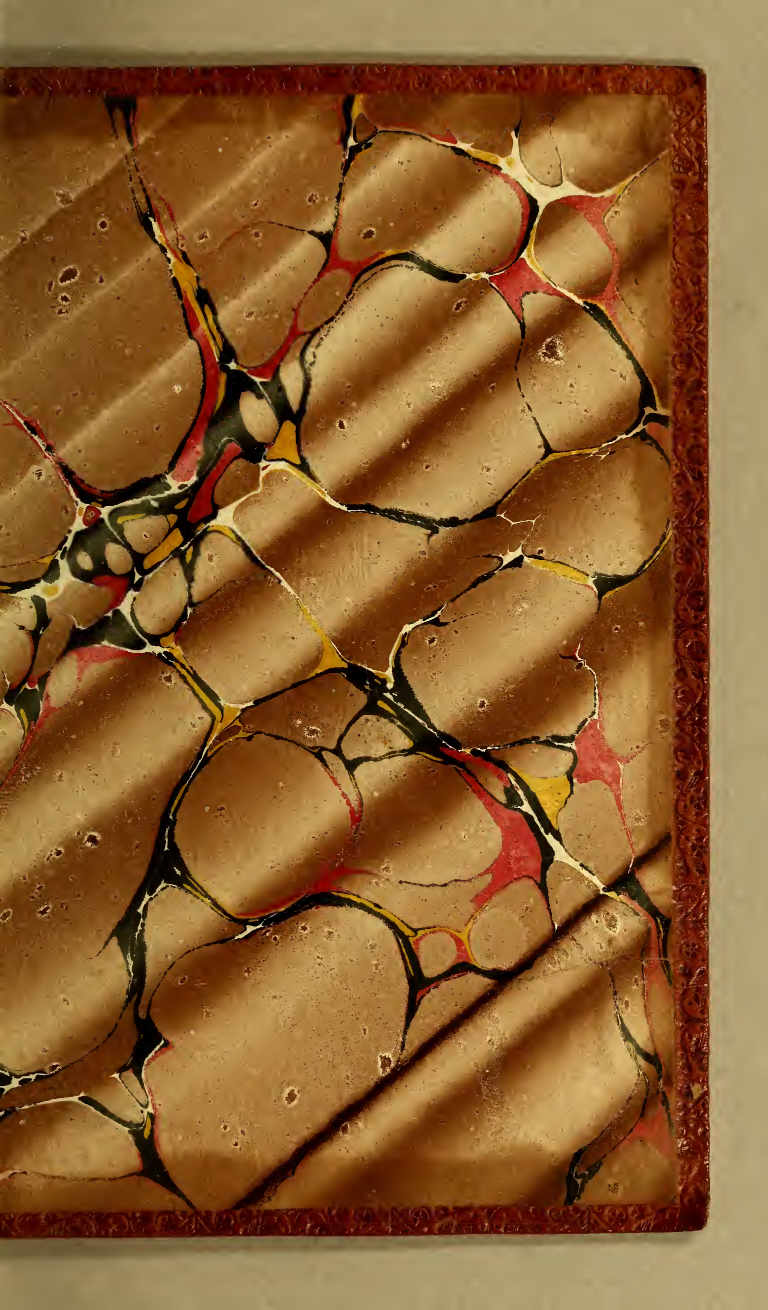
stost auec les Anniehronons, qu'auec les François. Peut-estre aussi que ce coup n'a esté fait que par quelques ieunes estourdis, qui seront desaduoüez de leur Nation. Cette année nous fera voir à découuert deuant que d'expirer, ce que nous ne voyons maintenant que dans des tenebres. Ie prie Dieu qu'il conduise le tout à sa plus grande gloire. Amen, Amen.

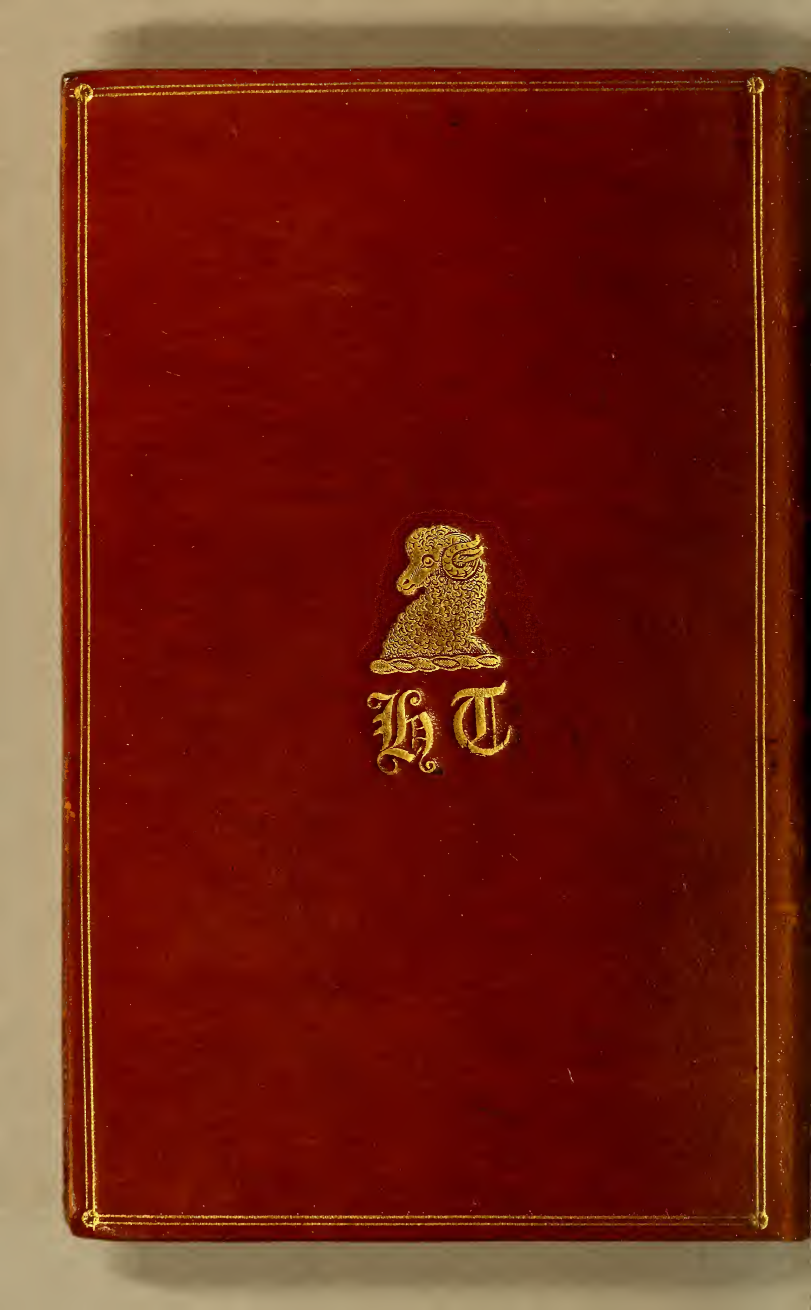
FIN.



EA 655
L551
c. 2






H T